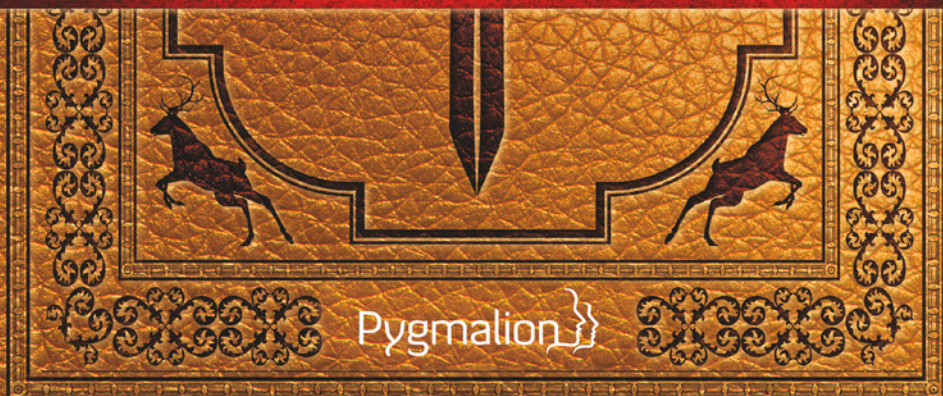




GEORGE R.R.
MARTIN
**LE TRÔNE
DE FER**
L'INTÉGRALE 1
ÉDITION ILLUSTRÉE



DU MÊME AUTEUR

Le Trône de Fer

1. Le Trône de Fer
2. Le Donjon rouge
3. La Bataille des rois
4. L'Ombre maléfique
5. L'Invincible Forteresse
6. Les Brigands
7. L'Épée de feu
8. Les Noces pourpres
9. La Loi du régicide
10. Le Chaos
11. Les Sables de Dorne
12. Un Festin pour les corbeaux
13. Le Bûcher d'un roi
14. Les Dragons de Meereen

90 ans avant le Trône de Fer
Chroniques du chevalier errant

300 ans avant le Trône de Fer
Feu et sang

Dans la maison du ver (illustré par John Picacio)

R.R.étrospective (scénarios inédits, nouvelles, biographie)

Rêve de Fèvre

LE TRÔNE DE FER



GEORGE R.R. MARTIN

LE TRÔNE DE FER

L'intégrale 1 illustrée

roman

Traduit de l'américain par Jean Sola

Traduction révisée
avec l'aimable concours de la Garde de Nuit

Pygmalion 

Titre original :
A GAME OF THRONES

Cet ouvrage a paru en langue française sous les titres suivants :
Le Trône de Fer, 1998
Le Donjon rouge, 1999
réunis ici en un seul volume sous le titre *Le Trône de Fer – Intégrale 1*

© 1996 by George R. R. Martin
Illustrations © 2016 by George R. R. Martin
Cartes © 2011 by Jeffrey L. Ward tous droits réservés.
Ensemble des crédits en fin d'ouvrage.

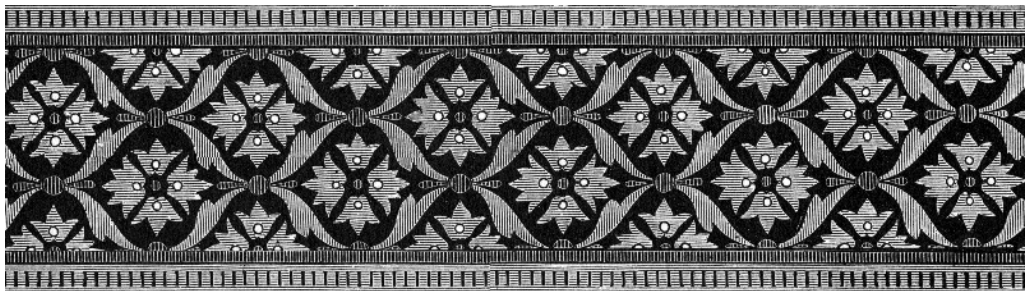
Publié aux États-Unis par Bantam Books, marque de Random House,
division de Penguin Random House LLC, New York.
Design de Virginia Norey.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2022, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente
édition de la traduction française
ISBN : 978-2-08-029543-9

Pour Melinda





PRÉLUDE

« Mieux vaudrait rentrer, maintenant..., conseilla Gared d'un ton pressant, tandis que, peu à peu, l'ombre épaississait les bois à l'entour, ces sauvageons sont bel et bien morts.

— Aurais-tu peur des morts ? » demanda ser Waymar Royce, d'une lippe imperceptiblement moqueuse.

— Gared était trop vieux pour relever la pique. En avait-il vu défiler, depuis cinquante ans et plus, de ces petits seigneurs farauds !

« Un mort est un mort, dit-il, les morts ne nous concernent pas.

— S'ils sont morts..., répliqua doucement Royce, et rien ne prouve que ceux-ci le soient.

— Will les a vus. Et s'il dit qu'ils sont morts, la preuve en est faite, pour moi. »

Will s'y attendait. Tôt ou tard, les deux autres l'embringueraient dans leur dispute. Il aurait préféré tard. Aussi maugréa-t-il : « Ma mère m'a appris que les morts ne chantaient pas de chansons.

— Ma nourrice aussi, rétorqua Royce, mais ce que serinent les bonnes femmes en donnant le sein, sornettes, crois-moi. Il est des choses que les morts eux-mêmes peuvent nous enseigner. »

À ces mots lugubres, la forêt noyée par le crépuscule offrit un écho si tonitruant que Gared s'empessa d'observer : « Pas



près d'arriver. Huit jours de route, voire neuf. Et la nuit qui tombe...

— Et alors ? dit nonchalamment ser Waymar Royce, avec un regard dédaigneux vers le ciel, c'est l'heure où elle tombe chaque jour. Le noir t'affolera, Gared ? »

Malgré l'épais capuchon noir qui lui dérobait les traits du vieux, Will discerna la crispation des lèvres et un éclair de rage mal réprimée. Certes, Gared assurait la garde de nuit depuis son adolescence, et quarante années d'expérience ne le prédisposaient pas à se laisser taquiner par un étourneau, mais, par-delà l'orgueil blessé se percevait en lui quelque chose d'autre, quelque chose de bien plus grave, de quasi palpable : une tension nerveuse qui menaçait d'avoisiner la peur.

Or, ce malaise, Will le partageait, si cuirassé fût-il lui-même par quatre années de service au Mur. Si l'afflux brutal de mille récits fantastiques lui avait, lors de sa première mission au-delà, liquéfié les tripes – mais quelle rigolade, après... ! –, maintenant, les ténèbres insondables que les bougres du sud appelaient la forêt hantée ne lui causaient plus, ça non, la moindre terreur, après tant et tant de patrouilles.

Sauf ce soir. Mais ce soir différait des autres. Les ténèbres avaient, ce soir, une espèce d'âpreté qui vous hérissait le poil. Neuf jours que l'on chevauchait vers le nord, le nord-ouest puis derechef le nord, qu'on chevauchait dur sur les traces de cette bande de pillards, et que, ce faisant, l'on s'éloignait de plus en plus du Mur¹. Neuf jours, chacun pire que le précédent, et le pire de tous, celui-ci. Avec ce vent froid qui soufflait du nord et qui arrachait aux arbres des bruissements de choses en vie. À tout instant, Will s'était senti, ce jour-là, sous le regard de quelque chose, un regard froid, implacable, hostile. Gared aussi. Et Will ne désirait rien tant que de regagner au triple galop la protection du Mur. Un désir dont, par

1. Voir cartes en fin de volume.

malheur, mieux valait faire son deuil quand on n'était qu'un subalterne.

Surtout sous les ordres d'un chef pareil...

Dernier-né d'une ancienne maison trop riche en rejets, ser Waymar Royce était un beau jeune homme dont les dix-huit ans arboraient, outre force grâces et des yeux gris, une sveltesse de fleuret.

Juché sur son énorme destrier noir, il dominait de haut Will et Gared, montés plus petitement. Botté de cuir noir, culotté de lainage noir, ganté de taupe noire, il portait une délicate et souple cote de mailles noire qui miroitait doucement par-dessus de coquets entrelacs de laine noire et de cuir bouilli. Bref, si ser Waymar n'était frère juré de la Garde de Nuit que depuis moins d'un an, nul du moins ne pouvait lui reprocher de ne s'être point apprêté en vue de sa vocation.

Surtout que le clou de sa gloire était une pelisse de zibeline noire, aussi moelleuse et douce que de la soie...

« Comment, non ? se gaussait Gared, au cours des beuveries du camp, si fait ! toutes ces bestioles, il les a tuées de ses propres mains, notre puissant guerrier... Leurs petites têtes, couic, arrachées d'un tour de main. »

S'en était-on claqué les cuisses, avec les copains !

Quand même dur d'accepter les ordres d'un homme dont on se moque entre deux lampées, songea Will, tout frissonnant sur son bourrin. Gared a dû le penser aussi.

« Les ordres de Mormont étaient de les pister, ronchonna Gared, on l'a fait. Ils sont morts. Plus la peine de s'en tracasser. Il nous reste une rude course, et j'aime pas ce temps. S'il se met à neiger, c'est quinze jours qu'il nous faudra... et la neige serait un moindre mal. Déjà vu des tempêtes de glace, messer ? »

Le jeune chevalier parut n'avoir pas entendu. De son petit air favori d'ennui distrait, il examinait le noircissement du crépuscule. Mais Will l'avait déjà suffisamment pratiqué pour savoir que mieux valait ne pas l'interrompre quand il regardait de cette façon.

« Redis-moi donc ce que tu as vu, Will. Point par point. Sans omettre aucun détail. »

Avant d'entrer dans la Garde de Nuit, Will chassait. Braconnait, plus exactement. Aussi, pris en flagrant délit par les francs-coureurs des Mallister, sur les terres des Mallister, en train de dépouiller un daim des Mallister, n'avait-il pas balancé entre le bonheur de perdre une main et celui d'endosser la tenue noire. Et les frères noirs s'avisèrent vite qu'il n'avait pas son pareil pour courir les bois silencieusement.

« Leur bivouac se trouve à deux milles d'ici, sur cette crête-là, précisa-t-il, juste à côté d'un ruisseau. Je m'en suis approché le plus possible. Ils sont huit, hommes et femmes. Pas d'enfants, semble-t-il. Ils se sont bricolé un abri à l'aplomb du roc. La neige le camoufle pas mal, à présent, mais je pouvais encore tout distinguer. Le feu ne brûlait pas dans la fosse, et je la voyais comme je vous vois. Personne ne bougeait. J'ai regardé longtemps. Aucun être vivant ne peut affecter semblable immobilité.

— Des traces de sang ?

— N... non.

— Des armes ?

— Des épées, quelques arcs. L'un des hommes avait une hache effroyable. En fer, très massive, à double tranchant. Elle gisait sur le sol, près de lui, à portée de sa main droite.

— Tu te rappelles la position des corps ? »

Will haussa les épaules. « Un couple adossé au rocher. La plupart des autres à même le sol. Tombés, je dirais.

— Ou en train de dormir..., insinua Royce.

— Tombés, maintint Will. Une femme était perchée dans un ferrugier. Les branches la cachaient à demi. Le genre à vue perçante, sourit-il, finaud, mais je me suis débrouillé pour ne pas me laisser repérer. Et, parvenu plus près, j'ai constaté qu'elle non plus ne bougeait pied ni patte. »

À son corps défendant, un frisson le parcourut.

« Froid ? demanda Royce.

— Un peu, marmonna-t-il. Le vent, messer. »

Sans souci de son destrier qui ne cessait de caracoler sur place ni des feuilles mortes qui les frôlaient en murmurant, le freluquet se retourna vers l'homme d'armes grisonnant et, d'un ton neutre, questionna, tout en rectifiant le drapé de ses interminables zibelines :

« À ton avis, Gared, ces gens seraient morts de quoi ?

— De froid, répondit l'autre sans hésiter, et je ne suis pas né de l'hiver dernier. La première fois que j'ai vu un homme succomber au gel, j'étais mioche. Les gens ont beau vous jeter à la tête des quarante pieds de neige et vous assener les ululements glacés de la bise, foutaises ! le véritable ennemi, c'est le froid. Il s'y prend de manière plus silencieuse que Will lui-même, il vous entame par la tremblote et les claquements de dents, vous battez la semelle en rêvant d'épices, de vin chaud, de belles et bonnes flambées. Ça, pour brûler, il brûle, sûr et certain. Rien ne brûle comme le froid. Un moment, du moins. Ensuite, il se faufile en vous, se met à vous submerger si parfaitement que vous ne tardez guère à vous abandonner. Pourquoi lutter quand il est tellement plus simple de s'asseoir et de s'assoupir ? Il paraît que c'est indolore de bout en bout. Que vous commencez par vous sentir flasque et gourd tandis que tout, autour, s'estompe, et que vous avez peu à peu l'impression de sombrer dans un océan de lait chaud. Une mort paisible, quoi.

— Quelle éloquence ! s'extasia ser Waymar. Je ne te soupçonnais pas ce talent, Gared.

— C'est qu'il m'en a cuit, beau seigneur. »

Repoussant son capuchon, Gared offrit à l'impertinent tout loisir d'admirer les hideux vestiges de ses oreilles.

« Les deux, messire. Plus trois orteils et le petit doigt de ma main gauche. À bon compte, en somme. Meilleur que mon frère. On l'a retrouvé tout raide, à son poste, avec un sourire figé. »

À quoi ser Waymar repartit, avec un haussement d'épaules :
« Tu devrais t'habiller plus chaudement, Gared. »

Gared le foudroya d'un regard haineux, tandis que s'empourpraient de colère les cicatrices laissées à la place de ses oreilles par le scalpel de mestre Aemon.

« On verra, l'hiver venu, ce que vous appelez s'habiller chaudement », grogna-t-il en rabattant son capuchon.

En le voyant, sombre et muet, se tasser sur l'encolure de son bidet, Will crut bon d'intervenir :

« Si Gared dit que c'est le froid...

— Tu as monté la garde, la semaine dernière ? l'interrompit ser Waymar.

— Oui. »

Belle question ! Comme s'il s'écoulait une seule semaine sans des tripotées de factions... Que mijotait-il encore, le bougre ?

« Et l'aspect du Mur ?

— Suintant. »

C'est donc là, se renfroгна Will, qu'il voulait en venir... À contrecœur, il grommela : « Le gel n'a pu les tuer, puisque le Mur suintait. Il ne faisait pas assez froid.

— Mes félicitations, acquiesça Royce. Il a de-ci de-là vaguement gelé, ces jours derniers, neigé aussi, mais des averses éparses. En tout cas pas fait de froid assez rigoureux pour exterminer huit adultes. Surtout que, sauf votre respect, ironisa-t-il avec outrecuidance, ils étaient habillés de fourrures et de cuir, disposaient d'un abri et pouvaient sans peine faire du feu... Conduis-nous, Will. Ces morts-là, j'ai comme une démangeaison de les voir par moi-même. »

Impossible de se dérober. C'était un ordre, et l'honneur commandait d'obéir.

Will prit donc la tête, cahin-caha, sur son petit cheval poilu qui, pas après pas, tâtait prudemment le terrain à travers les fourrés. Si peu qu'il eût neigé, la nuit précédente, la croûte masquait assez de pierres, de racines et de fondrières pour

surprendre les étourdis. Derrière venait ser Waymar Royce, dont le puissant destrier noir piaffait d'impatience. Exactement la monture qu'il ne faut pas pour patrouiller, mais allez faire entendre raison à son maître... ! Gared fermait la marche en ruminant toute sa rancœur.

Le crépuscule se creusait. Le ciel limpide vira peu à peu d'un rouge sombre de vieille plaie au noir d'encre, et les premières étoiles parurent, la lune émergea à demi, Will lui sut gré de sa lumière.

« Nous pourrions tout de même adopter une allure plus rapide, non ? dit Royce, une fois la lune entièrement levée.

— Pas avec votre cheval, répliqua Will que la peur rendait insolent. À moins que monseigneur ne désire nous guider lui-même ? »

Monseigneur ne daigna point relever.

Du fin fond des bois, quelque part, monta le hurlement d'un loup.

Après avoir mené sa bête sous le couvert d'un vieux ferrugier nouveau, Will mit pied à terre.

« Pourquoi t'arrêter ? demanda ser Waymar.

— Autant finir à pied, messer. C'est juste en haut de cette crête. »

Royce s'accorda un moment de pause pour scruter l'horizon. L'air de réfléchir. La bise qui chuintait d'arbre en arbre donnait à la vaste pelisse de zibeline des palpitations quasi animales dont Gared ne pouvait détacher ses yeux.

« Quelque chose ici de bizarre..., grommela-t-il.

— Ah bon ? sourit dédaigneusement le jeune chevalier.

— Ne le sentez-vous pas ? insista Gared. Écoutez ces ténèbres... »

Will le sentait aussi. En quatre années de garde de nuit, jamais il n'avait éprouvé peur semblable. Que se passait-il ?

« Le vent. Le bruissement des frondaisons. Un loup. Vraiment pas de quoi s'affoler, Gared, si ? »

N'obtenant pas de réponse, Royce se laissa glisser de sa selle avec grâce, noua fermement les rênes de son destrier à une branche basse, bien à l'écart des autres chevaux, puis dégaina sa longue épée, dont des bijoux faisaient rutiler la poignée. À la clarté de la lune en miroita l'acier brillant. Une arme splendide, forgée au château paternel. Et toute neuve, ça se voyait. Will douta que la colère l'eût jamais brandie.

« Dans une forêt si drue, prévint-il, cette rapière vous empêtrera, messer. Un poignard, plutôt.

— S'il me faut un conseil, riposta le godelureau, je demanderai. Gared, tu restes ici pour garder les bêtes.

— Je m'occuperai aussi du feu, dit celui-ci en démontant. Sera pas du luxe.

— Tu gâtouilles ? Surtout pas de feu ! Si des ennemis rôdent dans les parages...

— Il est des ennemis qu'un feu tient au large : les ours, les loups géants... et des tas d'autres choses... »

La bouche de ser Waymar s'amincit comme une balafre : « Pas de feu. »

Sans pouvoir rien discerner du visage de Gared sous le capuchon, Will devina un regard où flambait le meurtre. Une seconde, il redouta que le vieux ne tirât l'épée. Un vulgaire braquemart, bien moche, à la poignée décolorée par la sueur, à la pointe émoussée pour avoir trop servi, mais qu'il jaillît seulement du fourreau, et le ser nobliau, sa peau... pas un liard.

Au bout d'une éternité, Gared baissa les yeux. « Pas de feu », marmonna-t-il simplement tout bas.

Satisfait de ce qu'il prit pour de l'adhésion, Royce se détourna : « À toi, maintenant. Je te suis. »

Après avoir traversé un hallier, Will amorça l'escalade du monticule au sommet duquel un puissant vigier lui avait naguère fourni un observatoire idéal. Sous la mince croûte de neige, le terrain se révélait détrempé, boueux, singulièrement instable et truffé de souches et de rochers sournois à point

pour faire trébucher. Et, cependant qu'il grimpait sans le moindre bruit, Will entendait derrière cliqueter l'élégante cotte de mailles, froufrouter les feuilles et jurer sourdement le petit seigneur quand d'aventure quelque buisson lui agrippait sa fichue flamberge ou se cramponnait à ses somptueuses zibelines.

Il émergea juste à l'endroit prévu, au pied même de l'arbre qui, telle une sentinelle, se dressait en haut, balayant presque le sol de ses branches basses. Il se coula dessous et, rampant dans la neige et la boue, risqua un œil vers la clairière, en contrebas.

Son cœur, alors, cessa de battre et, un long moment, il n'osa respirer. La lune éclairait les lieux de plein fouet, les cendres du foyer, l'auvent tapissé de neige, la falaise, le ruisseau à demi gelé. Tout se trouvait exactement dans le même état que quelques heures auparavant.

Tout. Sauf qu'ils étaient partis. Tous les cadavres étaient partis.

« Bons dieux ! » entendit-il alors dans son dos.

Une épée rageuse fustigea des branches, et ser Waymar Royce, prenant enfin pied sur la crête, s'y campa, lame au poing, près de l'arbre. Dans son sillage, le vent faisait ondoyer ses damnées bestioles et, non sans noblesse, sa silhouette, que nul n'en ignore, se découpait contre le firmament.

« Mais couchez-vous donc ! souffla Will d'un ton sans réplique, quelque chose cloche... »

Loin de s'émouvoir, Royce se contenta d'abaisser son regard vers la clairière et gloussa : « Hé bien, Will, il semblerait que tes machabs ont levé le camp ! »

Will demeura sans voix. Les mots qu'il cherchait à tâtons se dérobaient tous. Non, ce n'était pas possible, pas possible... Ses yeux parcouraient en tous sens le bivouac abandonné, butaient sur la hache. Une énorme hache de guerre à double tranchant. Qui gisait là même où il l'avait

vue la première fois. Personne n'y avait touché. Une arme de prix, pourtant...

« Debout, Will, ordonna ser Waymar. Il n'y a personne, ici. Et il me déplaît de te voir vautré là-dessous. »

Non sans répugnance, Will obtempéra, sous l'œil franchement réprobateur de son chef qui martela : « Pas question de revenir à Châteaunoir dans ces conditions. Ma première expédition ne *saurait* se solder par un échec. Nous les trouverons, ces coquins. »

Un regard circulaire, et il commanda : « Dans l'arbre. Et daredare. Cherche-moi un feu. »

Sans un mot, Will tourna les talons. À quoi bon discuter ? La bise lui glaçait les moelles. Se glissant sous la voûte vert-de-gris que formaient les branches, il entreprit l'escalade et, bientôt, mains empoissées par la résine, disparut. Telle une indigestion, la peur lui tordait les boyaux. Tout en marmonnant d'obscur prières aux dieux sans nom de la forêt, il dégaina son coutelas. Et comme, afin de conserver sa liberté de mouvements, il l'insérait entre ses dents, la saveur de fer froid lui procura un réconfort bizarre.

D'en bas, soudain, lui parvint un cri du petit seigneur : « Qui va là ? »

... un cri dont la hardiesse manquait d'assurance... Cessant aussitôt de grimper, il se fit tout yeux, tout oreilles.

Mais seule répondit la forêt. Les frondaisons bruissaient, le ruisseau ruait dans ses glaces, une chouette ulula au loin.

Les Autres, eux, ne faisaient nul bruit.

Du coin de l'œil, Will discerna néanmoins un mouvement. Des formes blafardes se faufilant à travers les bois. En un sursaut, il eut juste le temps d'entr'apercevoir au sein des ténèbres une ombre blême. Puis plus rien. Batifolant toujours avec le vent, les branches persistaient à s'égratigner les unes les autres, paisiblement, de leurs griffes sèches. Will eut beau ouvrir la bouche pour jeter l'alarme, il eut l'impression que les mots se gelaient dans sa gorge. Puis peut-être se

trompait-il ? Peut-être ne s'agissait-il que d'un oiseau ? d'un simple reflet sur la neige ? d'un banal mirage dû à la lune ? Il n'avait pas vu grand-chose, après tout...

« Où es-tu, Will ? » appela ser Waymar. Tu vois quelque chose ? »

L'épée au poing, il opérait, d'un air subitement circonspect, une lente ronde. À l'instar de Will, il les avait apparemment flairés. Flairés, car ils demeuraient invisibles.

« Réponds-moi ! Pourquoi fait-il si froid ? »

Il faisait *effectivement* un froid de loup. Tout grelottant, Will étreignit plus étroitement son perchoir et, plaquant sa joue contre l'écorce, en savourait le doux contact gluant quand, émergeant de la lisière ténébreuse, parut une ombre, juste en face de Royce. Une ombre de très haute taille, aussi funèbre et hâve qu'un vieux squelette, et dont la chair exsangue avait une pâleur laiteuse. À chacun de ses gestes, son armure semblait changer de couleur : tantôt d'un blanc de neige fraîche, tantôt d'un noir d'encre, et pourtant toujours mouchetée du même vert-de-gris sombre que la forêt. Au moindre pas, cela la moirait comme moire un torrent la clarté lunaire.

Au terme d'une profonde inspiration dont Will perçut distinctement le sifflement, le petit seigneur parvint à articuler : « Pas un pas de plus », d'une voix fêlée de gamin, tout en rejetant derrière ses épaules l'encombrant manteau de zibeline, puis, à deux mains, empoigna sa rapière. Le vent était tombé. Il faisait effroyablement froid.

L'Autre, cependant, glissait de l'avant sur ses pieds muets, brandissant une grande épée qui ne ressemblait à rien de connu. Avec horreur, Will se dit qu'aucun métal humain n'avait servi à la forger. À la lumière de la lune, elle avait un aspect vivant, la translucidité du cristal, mais d'un cristal si fin que, de profil, elle devenait quasiment invisible. En émanait une lueur bleuâtre, un fantôme de lueur qui folâtrait sur

ses arêtes et dont, inconsciemment, Will déduisit que cette lame-là tranchait plus sûrement qu'aucun rasoir.

Ser Waymar n'en affronta pas moins bravement l'adversaire :

« Si tu tiens à danser, dansons », dit-il, l'épée brandie au-dessus de sa tête d'un air de défi.

Était-ce la pesanteur de son arme qui lui faisait trembler les bras ? Le froid, peut-être... En tout cas, il n'avait plus rien d'un gamin, maintenant. Un homme. Bien digne de la Garde de Nuit.

Comme l'Autre marquait une pause, Will aperçut ses yeux. Des yeux bleus, mais d'un bleu plus bleu, d'un bleu plus sombre qu'aucuns yeux d'homme, d'un bleu qui vous brûlait comme de la glace. Et ces yeux s'attachaient à la longue rapière brandie qui tremblait, en face, y scrutant le reflet mouvant de la lune sur le métal. Aussi, le temps d'un battement de cœur, Will se surprit-il à espérer.

Mais déjà surgissaient des ténèbres, en silence, trois..., quatre..., cinq... jumeaux du premier. Et si ser Waymar fut sensible au froid que leur présence redoublait, du moins ne les vit-il pas, ne les entendit-il pas. Will devait le mettre en garde. Aurait dû. Le faire l'eût condamné lui-même. Terrorisé, il s'écrasa contre le tronc et ne souffla mot.

Un frémissement l'avertit que l'épée spectrale fendait l'espace.

Ser Waymar lui opposa l'acier de la sienne, mais la rencontre des deux lames ne produisit, au lieu du fracas métallique escompté, qu'un son ténu, suraigu, presque inaudible, et comparable au pialement d'une bête en détresse. Royce contra un deuxième assaut, un troisième, recula d'un pas, une grêle de coups le força à un nouveau repli.

Dans son dos, à sa droite comme à sa gauche, formant cercle autour de lui, les spectateurs patientaient, muets, sans visage et pourtant tout sauf invisibles, en dépit de leur parfaite immobilité, car ils avaient beau ne se mêler de rien, le chaotisme perpétuel de leur précieuse armure empêchait de les confondre avec la forêt.

À force de voir les épées se croiser, de subir chaque fois leur bizarre couinement d'angoisse, Will en vint à ne plus éprouver qu'un désir, se boucher les oreilles. Épuisé par tous ses efforts, ser Waymar était à bout de souffle, maintenant. Son haleine fumait sous la lune et, tandis que son épée blanchissait de givre, celle de l'Autre, plus que jamais, dansait dans son halo bleuté.

Survint l'instant trop prévisible où, à la faveur d'une parade un rien décalée, l'épée pâle perça la cotte de fer en dessous du bras, arrachant à Royce un cri de douleur. Avec des bouffées de vapeur au contact du froid, le sang jaillit d'entre les mailles, et chacune de ses gouttes, en touchant le sol, maculait la neige d'un rouge ardent. Du plat de la main, ser Waymar s'épongea le flanc, et son gant de taupe s'en détacha trempé d'écarlate.

Alors, dans une langue inconnue de Will, l'Autre prononça quelques mots. Mais si le timbre de sa voix rappelait les craquements sourds d'un lac pris par les glaces, le ton, lui, était à l'évidence goguenard.

Ser Waymar puisa dans l'insulte une fureur nouvelle. « Pour Robert ! » rugit-il avant de s'élancer, hargneux, et, les deux poings crispés sur son épée couverte de givre, de tailler vivement de droite et de gauche, portant tout le poids de son corps sur chacun de ses coups, que l'Autre esquivait assez mollement.

Or, au premier contact, et avec un cri strident que répercutèrent, d'écho en écho, les ténèbres de la nuit et de la forêt, l'acier se rompit, la longue épée vola en mille menus morceaux qui, telle une pluie d'aiguilles, s'éparpillèrent, pendant que Royce, hurlant de douleur, tombait à genoux, les poings sur les yeux. Le sang giclait entre ses doigts.

Comme un seul homme et comme à un signal donné, les spectateurs jusque-là passifs s'avancèrent. Dans un silence abominable, les épées se levèrent et retombèrent toutes ensemble pour une froide boucherie. Les lames spectrales tranchaient dans la cotte de mailles comme elles eussent dans

la soie. Will ferma les yeux. D'en bas lui parvenaient, aussi acérés que des poinçons de glace, leurs rires et leurs voix...

Quand il recouvra le courage de regarder, bien plus tard, la crête était à nouveau déserte.

Sans presque oser respirer, il demeura néanmoins dans l'arbre, pendant que la lune poursuivait sa lente reptation dans le firmament noir, jusqu'à ce que l'excès de crampes dans ses muscles et l'engourdissement de ses doigts le contraignissent à descendre de son perchoir.

Un bras tendu et son moelleux manteau de zibeline réduit en charpie, Royce gisait face contre terre dans la neige. À le voir couché, comme ça, mort, on se rendait mieux compte de sa jeunesse. Un gosse.

À quelques pas de là, il découvrit les vestiges de la longue épée, des esquilles à peine de la pointe, et aussi tordus que ceux d'un arbre foudroyé. Il s'agenouilla pour les ramasser tout en examinant minutieusement leurs abords immédiats. Ces débris lui serviraient à prouver ses dires. Gared saurait quoi en faire. Ou ce vieil ours de Mormont. Ou bien mestre Aemon...

La brusque inquiétude que Gared, peut-être, n'aurait pas attendue le décida à se hâter, et il se releva.

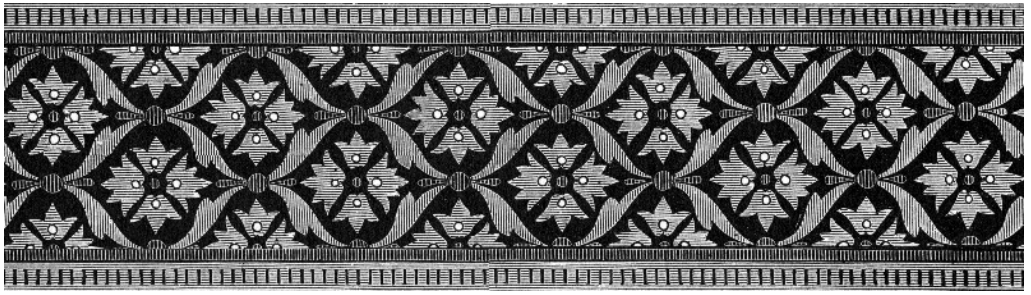
Ser Waymar Royce lui faisait face.

Ses beaux atours n'étaient plus que loques, et plus que décombres son joli visage. Fiché dans la pupille de son œil gauche, un éclat d'acier l'éborgnait.

L'œil droit, grand ouvert, voyait, lui. Car la pupille en flamboyait d'une flamme bleue.

Or comme, mains soudain molles et paupières closes sur une prière, Will laissait tomber les morceaux d'épée, de longs doigts élégants lui frôlèrent la joue puis s'attachèrent à sa gorge. Et, bien qu'ils fussent gantés d'une taupe on ne peut plus, fine et poisseux de sang, ils diffusaient un froid polaire.





BRAN

Dès l'aube, alors qu'ils se mettaient en route pour assister à l'exécution, un petit froid limpide et sec leur avait dénoncé la fin prochaine de l'été. Ils étaient vingt, et Bran exultait de se trouver des leurs pour la première fois. Enfin, on l'avait jugé d'âge à accompagner le seigneur son père et ses frères et à contempler la justice du roi ! En cette neuvième année d'été, il avait sept ans révolus.

À en croire Robb, l'homme qu'on venait de tirer de la petite forteresse nichée au creux des collines était l'un des sauvageons inféodés à Mance Rayder, roi de l'au-delà du Mur. Et leur seule évocation rappelait à Bran tant de contes narrés au coin du feu par Vieille Nan qu'il en avait la chair de poule. Elle les disait si cruels... Des faiseurs d'esclaves, des pillards, des égorgeurs. Qui, acoquinés avec géants et goules, enlevaient les petites filles, au plus noir des nuits, trinquaient avec des cornes emplies de sang. Pendant que leurs femmes forniquaient avec les Autres, là-bas, pendant la Longue Nuit, et en concevaient des monstres à demi humains.

Or, l'individu qui, pieds et poings rivés à la muraille, attendait de subir sa peine était un vieillard malingre, à peine plus haut que Robb. Le gel l'avait privé de ses deux oreilles et d'un doigt. Et, à ce détail près que ses fourrures étaient en loques et graisseuses, il portait la tenue entièrement noire



d'un frère de la Garde de Nuit. Enfin, quand lord Stark eut ordonné de le détacher et de l'amener devant lui, la vapeur de son haleine se mêlait banalement, dans le matin froid, à celle du cheval.

Flanqué de Jon le bâtard et de Robb, tous deux impressionnants de calme et de hauteur sur leurs gigantesques montures, Bran s'efforçait, sur son petit poney, de se vieillir en affectant la mine d'un homme blasé quant à pareil spectacle. La porte de la forteresse exhalait un vent coulis surnois. Au-dessus des têtes ondoyait la bannière des Stark de Winterfell : un loup géant gris sur champ de neige immaculé.

Solennel en selle, Père abandonnait sa longue chevelure brune au gré du vent. Taillée court, sa barbe émaillée de blanc le faisait paraître plus vieux que ses trente-cinq ans et, à voir l'expression farouche qui, en ce jour, durcissait ses prunelles grises, on ne l'aurait jamais cru susceptible de tendre ses mains vers les flammes, le soir, tout en devisant posément des époques héroïques et des enfants de la forêt. Il avait dépouillé sa figure de père, songea Bran, pour revêtir celle de puissant seigneur.

De toutes les questions et réponses qui se succédèrent là, dans le matin glacé, Bran eût été, par la suite, fort en peine de répéter mieux que des bribes. Toujours est-il qu'à la fin, sur ordre de Père, deux gardes entraînèrent le captif loqueteux jusqu'au billot qui occupait le centre de la cour et le contraignirent à y poser sa tête. Alors, lord Eddard démontra, et son écuyer Theon Greyjoy vint lui présenter Glace, son épée, une épée aussi large qu'une main d'homme, plus haute que Robb lui-même, et dont la lame, forgée par magie en acier valyrien, possédait par là même un fil incomparable et la teinte sombre de la fumée.

Après avoir retiré ses gants, qu'il tendit à Jory Cassel, capitaine de sa garde personnelle, il empoigna l'arme à deux mains en prononçant ces mots :

« Au nom de Robert Baratheon, premier du nom, roi des Andals, des Rhoynars et des Premiers Hommes, suzerain des Sept Couronnes et Protecteur du royaume, moi, seigneur de Winterfell et gouverneur du Nord, je te condamne à mort. »

Et comme, sur ces mots, il brandissait Glace bien au-dessus de sa tête, Jon Snow s'inclina vers Bran pour lui souffler :

« Ton poney..., frerot, bien en main ! Et ne détourne pas les yeux – Père le verrait. »

Sans broncher, l'enfant s'exécuta.

D'un seul coup, Glace décapita l'homme, dont le sang, vermeil comme du vin, éclaboussa si violemment la neige que l'un des chevaux se cabra et faillit détalé. Fasciné, lui, Bran regardait s'élargir la flaque écarlate que buvait goulûment la neige.

Une grosse souche fit rebondir la tête qui, en roulant, vint achever sa course aux pieds de Greyjoy. Lequel, sur un gros rire qui jurait avec son teint sombre et son allure efflanquée, l'immobilisa sous sa botte avant de la relancer. Tout amusait ses dix-neuf ans.

« Corniaud ! » grogna Jon *a parte* puis, posant sa main sur l'épaule de Bran que la stupeur écarquillait : « Bravo, toi », décréta-t-il gravement. La justice n'avait plus de secret pour ses quatorze ans.

Bien que le vent fût tombé et que le soleil brillât désormais fort au-dessus de l'horizon, Bran eut l'impression, durant le long trajet du retour, que le froid s'aggravait. Il chevauchait avec ses frères assez loin devant le gros de la troupe, et son poney avait fort à faire pour ne pas se laisser distancer.

« Le déserteur est mort en brave », commenta Robb qui, trapu, massif et en pleine croissance, avait hérité de sa mère la carnation délicate, la peau fine, le brun roux et les yeux bleus qui distinguaient les Tully de Vivesaigues. « Du courage, faut reconnaître.

— Du courage ? riposta calmement Jon Snow, non. Il crevait de peur, le bonhomme. Ça se voyait dans son regard. »

Tout gris qu'ils étaient, d'un gris si sombre qu'on les eût dits noirs, les yeux de Jon avaient une formidable acuité. Tout, d'ailleurs, hormis l'âge, le différençait de Robb. Aussi mince que celui-ci était musculeux, aussi noiraud que son demi-frère avait le teint clair, il se montrait aussi gracieux et vif que l'autre puissant et ferme.

Loin de se laisser impressionner, Robb répliqua par un juron : « Son regard ? Que les Autres l'emportent ! N'empêche qu'il a su mourir », et, sans transition : « On fait la course jusqu'au pont ?

— Soit, dit Jon en éperonnant sa monture.

— Le maudit ! » rugit Robb et, au triple galop, il se lança sur ses traces en l'abreuvant de rires et de quolibets, sans autre écho qu'une vitesse accrue du fuyard parmi les tourbillons de neige sous les sabots.

Bran ne tenta même pas de les suivre sur son poney. À quoi bon ? Puis les yeux du vieillard l'obsédaient. Au bout d'un moment, les éclats de Robb s'éteignirent dans le lointain, la futaie recouvra son profond silence. Oui, l'obsédaient. Et il était si bien perdu dans ses pensées qu'il n'entendit pas la troupe s'approcher, ne reprit conscience qu'en voyant son père se porter à sa hauteur pour lui demander : « Ça va ? » D'un ton non dépourvu d'aménité.

« Oui, Père. » Vu d'en bas, drapé dans ses fourrures et sanglé de cuir sur son immense destrier, celui-ci semblait se perdre dans les nues. « Robb prétend que l'homme est mort en brave, et Jon qu'il était terrifié.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Est-ce qu'un homme peut être brave, demanda-t-il après réflexion, s'il a peur ?

— L'heure de la mort est la seule où l'on puisse se montrer brave. Tu comprends pourquoi je l'ai exécuté ?

— C'était un sauvageon. Et les sauvageons enlèvent les femmes pour les vendre aux Autres.

— Ah, sourit lord Stark, Vieille Nan t'a encore conté de ses histoires ! À la vérité, cet homme était un parjure. Un déserteur de la Garde de Nuit. Rien de si dangereux qu'un déserteur. Se sachant perdu, en cas de capture, il ne recule devant aucun crime, aucune vilenie. Mais ne t'y méprends pas, la question est non de savoir pourquoi il fallait qu'il meure mais pourquoi je devais le tuer. »

Faute de réponse à cet égard, Bran finit par bredouiller :

« Le roi Robert a pourtant un bourreau... »

— Certes. Au même titre que ses prédécesseurs, les rois targaryens. Mais nous suivons, nous, une tradition plus ancienne. Dans nos veines coule toujours le sang des Premiers Hommes, et nous croyons fermement que celui qui prononce une sentence doit en personne l'exécuter. Si tu t'arroges la vie d'un homme, tu lui dois de le regarder dans les yeux et d'écouter ses derniers mots. Si cela t'est insupportable, alors peut-être ne mérite-t-il pas de mourir...

« Un jour, Bran, tu seras le porte-bannière de Robb, tu tiendras ta propre place forte au nom de ton frère et au nom du roi, et la justice t'incombera. Ce jour-là, garde-toi de prendre le moindre plaisir à l'accomplissement de ton devoir, garde-toi tout autant d'en détourner tes yeux. Il ne tarde guère à oublier ce qu'est la mort, le chef qui se cache derrière des exécuteurs mercenaires. »

À peine achevait-il ces mots que Jon apparut au sommet de la colline qui leur faisait face et, tout en gesticulant à leur adresse, cria : « Père ! Bran ! venez..., venez vite voir ce qu'a découvert Robb ! » avant de disparaître à nouveau.

« Quelque chose qui ne va pas, messire ? s'inquiéta Jory en les rejoignant.

— Sans l'ombre d'un doute. Allons donc nous rendre compte du guêpier qu'auront déniché mes fils », dit-il en adoptant le trot, Bran et tous les autres sur ses talons.

Une fois en vue du pont, ils aperçurent Jon, encore à cheval, sur la rive droite. À ses côtés se dressait Robb.

Tombée en abondance au dernier changement de lune, la neige lui montait au genou. Et comme il avait repoussé son capuchon, le soleil faisait flamboyer ses cheveux. Enfin, la chose qu'il berçait dans ses bras lui arrachait comme à son frère des exclamations étouffées.

Les cavaliers, cependant, frayaient prudemment leur route à travers les vasières invisibles qui les forçaient à tâtonner en quête de terre ferme. Escorté de Jory Cassel, Theon Greyjoy abordait le premier les garçons, la bouche fleurie de rires et de blagues, quand Bran l'entendit brusquement souffler : « Bons dieux ! » puis le vit réprimer une embardée de sa monture et porter la main à son épée.

Jory avait déjà dégainé, lui. « Laissez ça, Robb ! » cria-t-il, tandis que son cheval se cabrait.

L'œil pétillant de malice, Robb se détourna de la chose qui reposait au creux de ses bras : « N'aie crainte, Jory, elle est morte. »

Dévoré de curiosité, Bran aurait volontiers éperonné son poney pour savoir plus vite, mais Père lui ordonna de démonter près du pont et de poursuivre à pied. D'un bond, il fut à terre et se mit à courir.

Entre-temps, Jon, Jory et Theon avaient également démonté, et ce dernier s'ébahissait :

« Mais que diable est-ce là ?

— Une louve, répondit Robb.

— Une farce ! Regardez sa *taille*... ? »

Malgré la neige qui lui montait jusqu'à la ceinture, Bran, le cœur battant, parvint à se couler au centre du groupe.

À demi ensevelie dans la neige maculée de sang, une énorme masse sombre gisait, terrassée par la mort. La glace en pétrifiait le pelage hirsute, et le vague remugle de corruption qui s'en dégageait rappelait un parfum de femme. Bran entrevit les orbites aveugles où des asticots grouillaient, les babines crispées sur des crocs jaunis, mais ce qui le laissa pantois, c'est que la bête était plus grosse que son poney, et

deux fois plus grande que le plus colossal des limiers qu'entretenait son père.

« Pas une farce, rectifia Jon, impavide. Un loup géant. C'est plus gros que les autres, adulte.

— Mais ça fait deux cents ans, protesta Greyjoy, qu'on n'en a pas repéré au sud du Mur...

— Hé bien, voilà qui est fait. »

La contemplation du monstre médusait tellement Bran qu'il ne parvint à s'en arracher qu'en apercevant ce que portait Robb. Avec un cri de ravissement, il se rapprocha. Gros comme une balle de fourrure gris-noir, le louveteau avait encore les yeux clos et, à l'aveuglette, tout en émettant un pleurnichement désolé, fourrageait contre la poitrine qui le berçait sans lui offrir à téter que du cuir. Sans trop oser, Bran avança la main. « Vas-y, l'encouragea Robb, tu peux. »

Bran aventurait une brève caresse fébrile quand la voix de Jon : « Tiens, maintenant... », le fit en sursaut se retourner, « il y en a cinq ». Ses bras se refermèrent sur un autre louveteau et, s'asseyant à même la neige, il enfouit son visage dans la douce fourrure tiède.

« Ces loups géants soudain lâchés dans le royaume ne me disent rien qui vaille, grommela le grand écuyer Hullen. Après tant d'années...

— Un signe, opina Jory.

— Que nous chantes-tu là ? répliqua lord Stark en fronçant les sourcils, un signe ! Rien de plus qu'une bête morte. »

Sa perplexité perçait, néanmoins, pendant qu'il examinait la dépouille sous tous les angles en faisant pesamment crisser la neige sous ses bottes.

« Sait-on seulement de quoi elle est morte ?

— Un truc dans la gorge, dit Robb, pas peu fier d'avoir découvert la chose avant même que Père ne s'en enquît. Juste sous la mâchoire, là. »

S'agenouillant, lord Stark se mit à fourrager sous la tête du monstre et en arracha un objet qu'il exhiba aux regards de

tous. Un morceau d'andouiller, long d'un pied, dont les ramures déchiquetées dégouttaient de sang.

Toute l'assistance se tut, brusquement. À la vue de cet andouiller, chacun éprouvait un malaise, et personne n'osait parler. Sans qu'il pût le comprendre, Bran lui-même perçut l'effarement de tous.

Après avoir jeté de côté l'andouiller, Père entreprit de se débarbouiller les mains dans la neige.

« Ce qui m'étonne, dit-il, et sa voix suffit pour rompre l'enchantement, c'est qu'elle ait pu suffisamment survivre pour mettre bas...

— Peut-être pas, hasarda Jory. On m'a raconté... Enfin, elle était déjà morte, peut-être, quand ils sont nés ?

— Nés de la mort, suggéra quelqu'un..., la pire des chances.

— N'importe, trancha Hullen. Mourront aussi bien assez tôt. »

Épouvanté, Bran poussa un cri inarticulé.

« Et le plus tôt sera le mieux, acquiesça Greyjoy en tirant son épée. Donne-moi la bête, Bran. »

Comme si elle avait entendu et compris, celle-ci se démena contre la poitrine de l'enfant qui cria d'un ton farouche : « Non ! elle est à moi !

— Rengaine, Greyjoy, s'interposa Robb, et sa voix eut, un instant, le timbre impérieux de Père, le timbre du lord qu'il serait un jour, rengaine, te dis-je. Nous voulons garder ces louveteaux.

— Vous ne pouvez faire cela, mon garçon..., intervint Harwin, le fils de Hullen.

— Tuez-les, ne serait-ce que par miséricorde », insista ce dernier.

Du regard, Bran supplia son père, mais il n'en obtint qu'un froncement de sourcils sévère :

« Hullen dit vrai, mon fils. Mieux vaut une mort prompte qu'une rude agonie de froid et de faim.

— Non... ! » conjura Bran en se détournant pour dérober ses larmes.

Robb opposa, lui, une résistance opiniâtre :

« La chienne rouge de ser Rodrik vient encore de mettre bas, mais une petite portée, rien que deux louveteaux en vie. Elle aura suffisamment de lait.

— Elle les déchirera sitôt qu'ils voudront téter.

— Lord Stark, dit alors Jon, et il était si bizarre de l'entendre utiliser cette formule solennelle au lieu de "Père" que Bran se prit à espérer de tout son désespoir, ils sont cinq en tout : trois mâles et deux femelles.

— Oui, et alors, Jon ?

— Hé bien, vous avez cinq enfants légitimes : trois garçons, deux filles, et le loup géant est l'emblème de votre maison. Vos cinq enfants sont tout désignés pour recevoir chacun le sien, messire. »

En un éclair, Bran vit se modifier l'expression de Père, les hommes, autour, échanger des regards furtifs, et une bouffée de tendresse pour son frère lui emplît le cœur. Son extrême jeunesse ne l'empêchait pas de comprendre que seule l'abnégation de Jon venait de retourner la situation. En mentionnant les filles et même le dernier-né, Rickon, le bâtard s'était généreusement exclu comme tel, ravalé à son sobriquet, Snow, terme générique que la coutume, dans le nord, discernait à tout être assez malchanceux pour venir anonyme au monde...

Père n'y fut pas moins sensible :

« Et toi, Jon, tu n'en veux pas un ? demanda-t-il avec douceur.

— La bannière des Stark s'honore du loup géant, observa Jon, et je ne suis pas un Stark, Père. »

Cette répartie lui valut un long regard pensif dont profita Robb pour rompre le silence.

« Je nourrirai le mien moi-même, Père, promit-il. Un linge imbibé de lait chaud lui permettra de téter.

— Moi aussi ! » s'enthousiasma Bran.

Comme pour évaluer chacun d'eux, lord Stark scruta tour à tour ses fils avant de maugréer :

« Plus facile à dire qu'à faire. Et je vous interdis d'importuner mes gens. Si vous voulez ces louveteaux, à vous de vous occuper d'eux. Compris ? »

Tout au bonheur de la langue chaude qui lui léchait la joue, Bran hocha la tête avec énergie.

« Il vous faudra aussi les dresser, reprit Père. Les dresser *vous-mêmes*. Car je vous préviens, mon maître piqueux refusera tout commerce avec de pareils monstres. Et, si vous les négligez, les brutalisez ou les dressez mal, alors, que les dieux vous aident... Des chiens viendraient quémander vos faveurs, eux non. Et vous ne les enverrez pas coucher d'un coup de pied. Ils vous arrachent aussi facilement une épaule d'homme qu'un chien happe un rat. Êtes-vous sûrs de les vouloir encore ?

— Oui, Père, dit Bran.

— Oui, renchérit Robb.

— Et s'ils meurent, malgré vos soins ?

— Ils ne mourront pas, protesta Robb. Nous ne leur *permettrons* pas de mourir.

— Dans ce cas, gardez-les. Jory ? Desmond ? prenez les trois autres. Nous devrions déjà être à Winterfell. »

Bran ne savoura pleinement sa douce victoire qu'une fois en selle et sur le chemin du retour, au contact du louveteau qui, blotti bien au chaud, reposait à l'abri de son pourpoint de cuir. Mais, au fait, comment l'appeler ?

Vers le milieu du pont, Jon s'arrêta soudain.

« Qu'y a-t-il ? s'étonna Père.

— N'entendez-vous pas ? »

En prêtant l'oreille, Bran perçut bien la rumeur du vent dans les frondaisons, le brouhaha des sabots sur les madriers, le menu geignement du louveteau affamé, mais Jon écoutait autre chose.

« Là-bas », dit-il et, faisant volte-face, il retraversa le pont au galop, bondit à terre sur les lieux mêmes où gisait la louve, s'agenouilla... Et lorsqu'il rallia la troupe, un instant plus tard, il avait l'air épanoui.

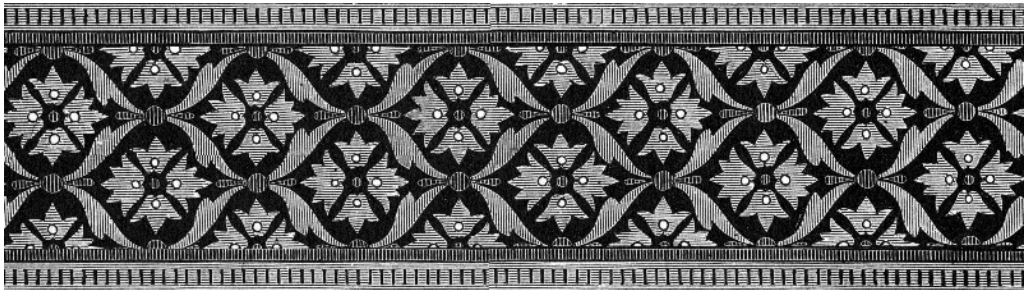
« Il avait dû s'écarter des autres en rampant, dit-il.

— À moins qu'on ne l'eût repoussé », commenta Père en examinant le sixième louveteau qui, blanc, lui, avait des yeux aussi rouges que le sang, tout à l'heure, du supplicié. Bizarre, songea Bran, les autres sont encore aveugles, et pas celui-ci ?

« Un albinos, dit Greyjoy avec une grimace comique, il crèvera plus vite encore que les autres.

— Je n'en crois rien, riposta Jon en lui décochant un regard de mépris glacial. Et il est à moi. »





CATELYN

Catelyn n'avait jamais aimé ce bois sacré.

C'est qu'elle était née Tully et là-bas, loin vers le sud, dans le Trident, sur les rives de la Ruffurque, à Vivesaigues, et qu'à Vivesaigues le bois sacré vous avait des airs riants et ouverts de jardin. De grands rubecs y dispensaient une ombre diaprée sur l'argent sonore d'eaux vives, mille chants cascadaient de nids invisibles, et l'atmosphère était tout épicée du parfum des fleurs.

Certes, ils étaient moins brillamment lotis, les dieux de Winterfell, dans les ténèbres primitives de cette forêt en friche depuis des milliers d'années. Trois malheureux acres et qui, cernés par les remparts funèbres du château, embaumaient l'humus détrempe, la décrépitude... Le rubec, ici, ne poussait pas. Un bois, cela ? un ramas de vigiers, si rébarbatifs dans leur armure vert-de-gris, de chênes énormes et de ferrugiers, non moins issus que le royaume de la nuit des temps. Ici, les troncs se touchaient, noirs, massifs, les ramures emmêlées formaient un dais impénétrable, et des corps à corps difformes bossuaient le sol. Seule ici ruminait, dans un silence oppressant, l'ombre, et les dieux de ce séjour n'avaient pas de nom.

Mais Catelyn était sûre, ce soir, d'y trouver son mari. Chaque exécution capitale ramenait invariablement dans le bois sacré son âme altérée de paix.



À Vivesaigues, on l'avait, elle, conformément à la foi nouvelle, celle de son père, de son grand-père et du père de celui-ci, ointe des sept huiles et nommée dans les flots de lumière irisée qui inondaient le septuaire. Ses dieux à elle avaient un nom, et leurs traits lui étaient aussi familiers que ceux de ses propres parents. Avec pour acolyte un thuriféraire, le septon célébrait l'office à la lumière d'un cristal taillé à sept faces, parmi les volutes d'encens et les chants. À l'instar de toutes les grandes maisons, celle des Tully entretenait, bien sûr, un bois sacré, mais on s'y rendait uniquement pour se promener, lire, s'étendre au soleil. Au septuaire seul était réservé le culte.

Par égards pour elle, et afin qu'elle pût chanter les sept faces divines, Ned lui avait bien construit un petit septuaire, mais le sang des Premiers Hommes qui coulait toujours dans ses propres veines le vouait aux vieux dieux sans nom, sans visage, aux dieux ténébreux que les Stark partageaient avec les enfants évanouis de la forêt.

Accroupi au centre du bosquet comme pour couvrir les eaux froides et noires d'un pauvre étang, l'« arbre-cœur », comme disait Ned. Un barral gigantesque, auquel son écorce blanchâtre conférait un aspect d'os rongé, tandis que son feuillage violacé évoquait des myriades de mains tranchées. Sculptée dans le tronc, une figure longue aux traits mélancoliques vous lorgnait, du fond de ses orbites vides et rougies par la sève séchée, d'un air de vigilance étrange. Étaient-ils vieux, ces yeux ! plus vieux que Winterfell même... Ils avaient vu Brandon le Bâtisseur en poser la première pierre, assuraient les contes, et regardé s'élever tout autour les remparts de granit. On attribuait ce genre d'œuvres aux enfants de la forêt. Ils les auraient réalisées à l'aube des siècles, avant que les Premiers Hommes ne traversent le bras de mer.

Dans le sud, où l'on avait abattu ou brûlé les derniers barrals quelque mille ans plus tôt, seuls subsistaient ceux de l'Île-aux-Faces : là, les hommes verts montaient toujours leur

muette garde. Au nord, ici, tout différait. Ici, le moindre château possédait son bois sacré, le moindre bois sacré son arbre-cœur, et le moindre arbre-cœur sa face.

Elle trouva Ned assis là, comme prévu, sur une pierre moussue, Glace en travers de ses genoux. Et il en nettoyait la lame avec cette eau plus noire que la nuit. Un millénaire d'humus tapissait la sente, étouffant les pas de l'intruse, mais les yeux sanglants du barral se tenaient attachés sur elle. « Ned ? » appela-t-elle d'une voix douce.

Il se redressa, la dévisagea, dit enfin : « Catelyn », mais sur un ton de politesse froide, avant de reprendre : « Où sont les enfants ? »

La même question, toujours, partout...

« Dans la cuisine, à discuter des noms qu'ils donneront à leurs loups. »

Elle étendit son manteau sur le sol et s'assit au bord de l'étang. Mais, même ainsi, dos tourné à l'arbre, elle en sentait le regard sur elle, quelque effort qu'elle fit pour n'y point penser.

« Arya est déjà éprise du sien. Sansa, sous le charme, multiplie les grâces. Rickon, lui, balance encore.

— Peur ?

— Un peu – il n'a que trois ans...

— Temps qu'il apprenne à dominer sa peur, bougonna Ned en se renfrognant. Il n'aura pas toujours trois ans. Et l'hiver vient.

— Oui », convint Catelyn, quoique ces mots la fissent grelotter. Grelotter toujours. Les mots Stark. Chaque maison noble a les siens. Devises de famille, pierres de touche, exorcismes, tous vantaient l'honneur, la gloire, tous juraient loyauté, franchise, foi, courage, tous sauf ceux des Stark. *L'hiver vient* résumait leurs mots. Et, une fois de plus, car ce n'était pas la première, elle demeura pantoise : quelles gens incompréhensibles que ces gens du nord...

« Je lui dois cette justice qu'il a su mourir », reprit Ned qui, armé d'une lanière de cuir huilé, la faisait courir légèrement sur la lame afin de rendre à celle-ci, tout en parlant, sa rutilance obscure. « J'en ai été très content pour Bran. Tu aurais été fière de lui.

— Je le suis toujours », répliqua-t-elle sans lâcher son manège des yeux. Sous la caresse apparaissait le grain profond de l'acier, l'espèce de feuilletage obtenu en le reployant cent fois sur lui-même lorsqu'on le forgeait. Si peu de goût qu'elle eût pour les épées, Catelyn devait le reconnaître, Glace possédait une beauté singulière. Forcée dans la Valyria avant que le Fléau ne frappe les Possessions, à l'époque où les armuriers maniaient autant les incantations que le frappe-devant, elle demeurerait, en dépit de ses quatre cents ans, tranchante comme au premier jour. D'encore plus loin lui venait son nom : un legs de l'âge héroïque où les Stark étaient rois du Nord.

« Le quatrième de l'année..., poursuivait Ned d'un ton sinistre. Un pauvre bougre à demi fou. Si terrifié par je ne sais quoi que je parlais comme à un mur. Et Ben écrit, soupira-t-il, que les effectifs de la Garde de Nuit sont tombés à moins de mille hommes. Pas seulement à cause des désertions. Des pertes aussi, lors des patrouilles.

— Imputables aux sauvageons ?

— À qui veux-tu d'autre ? » Relevant Glace, il la regarda miroiter tout du long. « Et cela ne peut qu'empirer. Tôt ou tard, il me faudra convoquer le ban et aller m'en prendre une fois pour toutes à leur maudit roi.

— Au-delà du Mur ? » frémit-elle.

La voyant horrifiée, il tenta de l'apaiser :

« Nous n'avons rien à redouter d'un ennemi comme Mance Rayder.

— Il y a des choses plus ténébreuses, au-delà du Mur », murmura-t-elle en jetant par-dessus l'épaule un coup d'œil furtif à l'arbre-cœur. Du fond de leur masque blême, les yeux

sanglants regardaient, écoutaient, méditaient leurs lentes pensées millénaires.

« Allons..., sourit-il gentiment, cesse de te repaître de ces contes à dormir debout ! Les Autres sont morts, aussi morts que les enfants de la forêt, morts depuis huit mille ans. Mestre Luwin te dira même qu'ils n'ont jamais existé. Aucun homme en vie n'en a jamais vu.

— Ni de loup géant, je te signale, jusqu'à ce matin...

— Je devrais pourtant le savoir, qu'il ne faut pas discuter avec une Tully ! grimaça-t-il d'un air penaud, tout en replaçant Glace dans son fourreau. Mais tu n'es pas venue me chercher dans cet endroit que tu détestes, je le sais, pour me régaler de sornettes. Qu'y a-t-il, dame ?

— Nous avons reçu, dit-elle en lui prenant le bras, une nouvelle cruelle, aujourd'hui, messire. J'ai préféré ne pas t'en affliger avant ta toilette. » Puis, sans plus d'ambages, faute de pouvoir amortir le coup : « Navrée, mon amour, Jon Arryn est mort. »

Il plongeait ses yeux dans les siens, et elle y lut toute la détresse qu'elle redoutait. Élevé, dans sa jeunesse, aux Eyrié, Ned avait, tout comme son co-pupille Robert Baratheon, trouvé en lord Arryn un second père d'autant plus affectueux que celui-ci n'avait pas d'enfants. Aussi, lorsque le roi Aerys II Targaryen s'était, en sa démence, avisé d'exiger leurs deux têtes, le sire des Eyrié avait-il, plutôt que de jamais obtempérer en se déshonorant, choisi la révolte et brandi ses bannières lune-et-faucon.

Au surplus, Ned et lui étaient, quinze ans auparavant, devenus frères en épousant le même jour, dans le septuaire de Vivesaigues, les deux filles de lord Hoster Tully.

« Jon..., dit-il. Rien prouve-t-il cette nouvelle ?

— Le sceau royal. Et la lettre, de la main même de Robert. Il écrit, tu verras, que tout s'est passé très vite. Mestre Pycelle en personne n'a pu le sauver. Juste lui faire absorber du lait de pavot pour le préserver de souffrances interminables.

— Piètre consolation », marmonna-t-il. Le chagrin marquait tous ses traits. Néanmoins, sa première pensée fut pour Catelyn : « Ta sœur, reprit-il, et leur fils, la lettre les mentionne ? »

— Seulement pour dire qu'ils vont bien et qu'ils ont regagné les Eyrié. J'aurais mieux aimé Vivesaigues. Cette forteresse perchée en plein désert était idéale pour lui, pas pour elle qui, dans chaque pierre, l'y retrouvera. Telle que je la connais, ma sœur a besoin d'être entourée de parents et d'amis.

— Mais ton oncle ? Il sert bien dans le Val, si je ne me trompe ? On m'a dit que Jon l'avait nommé chevalier de la Porte...

— Oui, dit-elle en hochant la tête, Brynden fera de son mieux pour les aider, elle et son fils. C'est un réconfort. Toutefois...

— Va la rejoindre, conseilla Ned. Emmène les enfants, remplissez sa demeure de cris et de rires. Il faut des compagnons à son fils, et à elle quelqu'un qui partage son deuil.

— Que ne le puis-je ! répondit-elle. La lettre annonce autre chose. Le roi est en route pour Winterfell. »

Après un moment de stupeur qui lui dérobait jusqu'au sens des mots, le regard de Ned s'éclaira : « Tu veux dire que Robert vient... ici ? », et quand elle eut acquiescé d'un signe, un large sourire détendit ses traits.

Catelyn eût été trop heureuse de partager sa joie. Mais, en lui révélant la découverte du loup géant mort dans la neige et de l'andouiller brisé planté dans sa gorge, la rumeur des cours avait mis dans son cœur le serpent de la peur. Elle se força néanmoins à sourire à l'homme qu'elle aimait, tout sceptique qu'il se montrât à l'endroit des signes.

« J'étais sûre de te faire plaisir, dit-elle. Ne devrions-nous pas envoyer un mot au Mur, pour avertir ton frère ? »

— Si, naturellement. Ben voudra être de la fête. Je prierai mestre Luwin de choisir son meilleur oiseau. » Il se mit debout et, tout en aidant sa femme à se relever, s'exclama :

« Que je sois damné si je sais depuis combien d'années... ! Et il n'a rien précisé ? même pas l'importance de sa suite ? »

— Je gagerais une bonne centaine de chevaliers, escortés de toute leur maisonnée, et moitié moins de francs-coureurs... Sans oublier Cersei et les enfants, qui sont du voyage.

— Alors, Robert leur épargnera les marches forcées. Tant mieux. Nous aurons tout loisir de préparer leur réception.

— Les beaux-frères viennent également », souffla-t-elle.

Une vilaine grimace accueillit ce détail, prudemment réservé pour la fin, eu égard à l'aversion que se vouaient Ned et la famille de la reine. Les Lannister de Castral Roc ne s'étaient ralliés à la cause de Robert qu'une fois la victoire en vue, et il ne le leur avait jamais pardonné. « Tant pis, grogna-t-il, si la rançon de sa compagnie est une épidémie de Lannister, payons. Mais c'est à croire qu'il trimballe la moitié de sa cour ! »

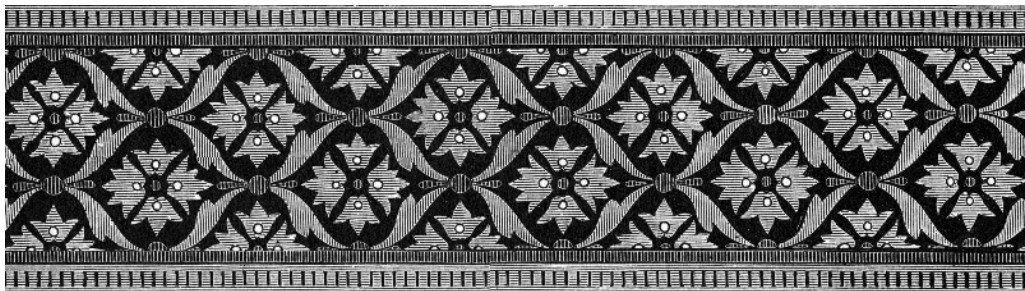
— Où le roi va, énonça-t-elle, suit la souveraineté...

— Enfin, je me réjouis de voir ses enfants. La dernière fois que j'ai aperçu le dernier, il était encore pendu aux mamelles de la Lannister. Il doit bien avoir... dans les cinq ans, maintenant ?

— Sept. Le prince Tommen a l'âge de Bran. Mais, par pitié, Ned, tiens ta langue. La Lannister, comme tu dis, est notre reine, et l'on prétend que son orgueil s'étoffe d'année en année.

— Il va de soi, dit-il en lui pressant la main, que nous devons donner un festin. Il faudra des chanteurs. Et puis Robert voudra chasser. Je vais expédier Jory à leur rencontre, sur la route royale, avec une garde d'honneur pour qu'il les escorte jusqu'ici. Mais, bons dieux ! comment faire pour nourrir tout ce monde-là ? Et tu dis qu'il est déjà en route ? ah, maudit soit-il, et maudite sa royale peau ! »





DAENERYS

Les bras levés, son frère tenait la robe en suspens pour la lui faire contempler : « Superbe, n'est-ce pas ? Hé bien, touche ! palpe-moi ce tissu... »

En y risquant ses doigts, Daenerys éprouva la sensation fluide que procure l'eau. Si loin qu'elle remontât dans ses souvenirs, jamais elle n'aurait rien porté de si fin. Effrayée, elle retira vivement sa main. « Et c'est à moi, vraiment ? »

— Un cadeau de maître Illyrio », sourit Viserys. Il était décidément de belle humeur, ce soir. « Son coloris rehaussera le violet de tes yeux. Tu auras aussi de l'or, et toutes sortes de bijoux. Il l'a promis. Ce soir, tu dois avoir l'air d'une princesse. »

L'air d'une princesse... Elle avait oublié à quoi cela ressemblait. Si elle l'avait jamais su. « Pourquoi se montre-t-il si généreux ? demanda-t-elle, qu'attend-il au juste de nous ? » Depuis près de six mois, ils avaient chez lui le vivre et le couvert, ses serviteurs les mignotaient. Pour n'avoir que treize ans, elle ne s'y trompait pas : les prodigalités désintéressées n'avaient guère cours, en la cité libre de Pentos...

« Pas si fou », répondit le jeune homme, auquel ses mains nerveuses, son regard fiévreux, ses prunelles de lilas pâle donnaient un aspect peu aimable. « Il sait pertinemment que, le jour où je recouvrerai mon trône, je n'oublierai pas mes amis. »



Elle demeura muette. Marchand d'épices, de gemmes, d'os de dragon et de denrées moins ragoûtantes, maître Illyrio possédait, paraît-il, des amis dans chacune des neuf cités libres et même au-delà, du côté de Vaes Dothrak et des contrées fabuleuses qui bordent la mer de Jade. On ajoutait qu'il n'avait jamais eu d'ami qu'il n'eût de tout son cœur désiré trahir au plus juste prix. Les rues bruissaient de comérages là-dessus, et Daenerys avait l'ouïe fine. Mais mieux valait, irascible comme il l'était, ne pas tracasser son frère ou, comme il disait lui-même, « réveiller le dragon », lorsqu'il tissait sa trame de chimères.

Tout en raccrochant la robe auprès de la porte, Viserys reprit : « Quand les esclaves d'Illyrio viendront te baigner, veille à ce qu'ils t'ôtent cette puanteur d'écurie. Khal Drogo a beau posséder mille chevaux, c'est d'une tout autre monture qu'il rêve, aujourd'hui. » Puis, la détaillant d'un regard critique : « Toujours aussi gauche ! – redresse-toi », il lui repoussa les épaules. « Montre-leur donc que tu es une femme, désormais », insista-t-il en balayant d'un geste désinvolte la gorge naissante avant d'en pincer un bouton, « et gare à toi, si tu me manques, ce soir. Tu ne souhaites pas réveiller le dragon, je pense ? » À travers le tissu grossier de la tunique, l'étau resserré de ses doigts opéra une torsion blessante. « Si ?

— Non, dit-elle humblement.

— Bon ! sourit-il, presque affectueux, en lui caressant les cheveux. Vois-tu, sœurlette, lorsqu'on écrira l'histoire de mon règne, on datera de ce soir mon avènement. »

Après qu'il se fut retiré, elle s'approcha, songeuse, de sa fenêtre et tristement se mit à regarder la baie. Le jour déclinait. Contre le crépuscule, les tours en briques du rempart carraient de noires silhouettes. Des rues montaient, mêlés aux litanies des prêtres rouges en train d'allumer leurs feux nocturnes, les piailllements de mioches miséreux jouant à des jeux invisibles. Que ne pouvait-elle se joindre à eux, pieds nus,

vêtue de haillons, hors d'haleine et sans passé, sans avenir, sans obligation de paraître à la fête de Khal Drogo...

Quelque part, là-bas, au-delà du crépuscule et par-delà le bras de mer, s'étendait un pays de vertes collines et de plaines en fleurs où couraient de grandes rivières, où la pierre sombre des tours se détachait sur le merveilleux gris-bleu des montagnes, où, tout armés pour le combat, des chevaliers galopèrent sous la bannière de leurs suzerains. Les Dothrakis nommaient ce pays *Rhaesh Andahli*, le pays des Andals, tandis que les habitants des cités libres l'appelaient Westeros, les royaumes du soleil couchant. Viserys, lui, disait tout simplement « notre pays ». Deux mots qu'il prononçait comme une prière. Comme si, à force de les redire, il devait s'attirer la faveur des dieux. « Nôtre par droit du sang. Nôtre toujours et, quoique dérobé par trahison, nôtre à jamais. Le voler au dragon ? nenni. Le dragon se souvient. »

Peut-être, en effet, se souvenait-il. Daenerys, elle, ne le pouvait. Elle n'avait jamais vu ce pays que son frère déclarait leur, ce royaume de l'autre rive. Tous ces noms : Castral Roc, les Eyrié, Hautjardin ou le Val d'Arryn, Dorne ou l'Île-aux-Faces, dont il se délectait, des mots, pour elle, rien de plus. Car si Viserys était âgé de huit ans lorsque, talonnés par l'Usurpateur, ils avaient dû quitter Port-Réal, elle-même, à l'époque, tressaillait à peine dans le sein maternel.

À force toutefois de se les entendre ressasser, il arrivait qu'elle se représentât la fuite, en pleine nuit, vers Peyredragon, les frissons blêmes de la lune sur la voile noire ; l'affrontement de leur frère Rhaegar avec l'Usurpateur dans les eaux sanglantes du Trident, sa mort pour la femme aimée ; le pillage de Port-Réal par ceux que Viserys nommait les chiens de l'Usurpateur, lord Lanister et lord Stark ; les supplications de la princesse Elia de Dorne quand, arrachant de son sein le fils de Rhaegar, on le massacrait sous ses yeux ; les squelettes polis des derniers dragons béant aveuglement, sur les parois de la salle du trône, alors que le Régicide égorgeait Père avec une épée d'or...

Neuf lunes après ces drames, elle voyait le jour à Peyredragon. Durant un typhon d'été si épouvantable que, non content de manquer rompre, à ce qu'on disait, les amarres de l'île elle-même, il fracassa la flotte targaryenne à l'ancre, arracha aux remparts et précipita dans les flots déchaînés d'énormes blocs de pierre. Et, là-dessus, crime irrémissible aux yeux de Viserys, Mère était morte en la mettant au monde.

De Peyredragon, aucun souvenir non plus. Leur fuite avait repris, juste avant que n'appareillât le frère de l'Usurpateur avec de nouveaux bateaux. Ancien berceau de leur maison, l'île était alors le dernier vestige de sa souveraineté sur les Sept Couronnes. Vestige précaire... Et d'autant plus menacé que la garnison s'appêtait à vendre les orphelins à l'Usurpateur. Ceux-ci ne durent la vie qu'à la loyauté de ser Willem Darry qui, escorté de quatre braves, les enleva, une nuit, ainsi que leur nourrice, et, faisant force de voiles à la faveur des ténèbres, les mena sains et saufs jusqu'à la côte de Braavos.

Elle se rappelait vaguement ser Willem : un grand diable d'ours gris, à demi aveugle, et qui, depuis son grabat, rugissait des ordres. Mais, s'il terrifiait ses valets, de lui ne connut-elle que la bonté. Il l'appelait « petite princesse », parfois « dame », ses mains avaient la douceur du vieux cuir. Seulement, à vivre toujours alité, l'odeur de maladie lui collait à la peau, une odeur douceâtre, moite, souffreteuse. À Braavos, ils habitaient une grosse maison dont la porte était rouge. Elle y avait une chambre à elle, et sa croisée donnait sur un citronnier. À la mort de ser Willem, le peu d'argent qu'il leur restait leur fut volé par la valetaille, et on ne tarda guère à les expulser. Dieux ! que de larmes quand la porte rouge s'était définitivement refermée sur eux...

Ils n'avaient cessé, depuis lors, d'errer. De Braavos à Myr, de Myr à Tyrosh puis à Qohor, à Volantys, à Lys, sans jamais séjourner longtemps nulle part. Viserys ne l'eût pas permis. À l'en croire, les tueurs à gages de l'Usurpateur ne les lâchaient pas d'une semelle. Sans doute étaient-ils invisibles ?

Au début, magistrats, archontes, princes négociants, tout se flattait d'accueillir à sa table et sous son toit les derniers Targaryens mais, au fil des ans, le spectacle de l'Usurpateur toujours titulaire du Trône de Fer avait fermé chaque porte une à une, et l'existence des exilés ne cessa de devenir plus chiche. Peu à peu réduits à liquider les ultimes débris de l'époque faste (même la couronne de Mère y passa), ils se trouvaient désormais si démunis que, dans les venelles et les gargotes de Pentos, on affublait Viserys du sobriquet de « roi gueux ». Quant à celui qui la désignait personnellement, elle préférait l'ignorer.

« Un jour, sœurte, nous rentrerons dans tous nos biens », disait-il volontiers. Ses mains, fébriles dès qu'il en parlait... « Bijoux, soieries, Peyredragon et Port-Réal, le Trône de Fer et les Sept Couronnes, tout ce qu'ils nous ont pris, tu verras, tout ! » Il ne vivait que pour ce jour-là. Alors que l'unique vœu de Daenerys était de revenir dans la grosse maison, de revoir la porte rouge et le citronnier, derrière la croisée, de vivre enfin l'enfance dont jusqu'alors l'avait frustrée la vie.

Entendant heurter discrètement à la porte, elle se détacha de la fenêtre. « Entrez », dit-elle, et, sur une révérence, les servantes s'affairèrent à leur tâche. Illyrio les avait reçues en présent de l'un de ses nombreux amis dothrakis. La cité libre de Pentos avait beau prohiber l'esclavage, esclaves elles étaient. Aussi grise et menue qu'une souris, la vieille ne pipait mot. La jeune compensait amplement. Ses yeux bleus, sa blondeur gaillarde et ses seize ans lui valaient la faveur du maître et, tout en travaillant, elle jacassait sans arrêt.

Après avoir empli la baignoire avec l'eau chaude montée de la cuisine, elles y versèrent des essences capiteuses et, une fois dévêtue par leurs soins, Daenerys s'y plongeait, au risque de s'ébouillanter, mais sans cri ni grimace. Elle aimait la chaleur et le sentiment de propreté que celle-ci lui procurait. Au surplus, son frère répétait à qui voulait l'entendre que rien n'était jamais trop brûlant pour un Targaryen. « À nous, la demeure du dragon, telle était sa rengaine, dans nos veines coule le feu. »

Sans desserrer les dents, la vieille lui lava sa longue chevelure argentée puis la démêla patiemment, tandis que la jeune, tout en lui frottant le dos, les pieds, lui vantait sa bonne fortune. « Drogo est tellement riche qu'il fait porter même à ses esclaves des colliers d'or. Cent mille cavaliers montent dans son *khalasar*, et son palais de Vaes Dothrak comporte deux cents pièces dont les portes sont d'argent massif. » Et, sans parler du reste, de tout le reste, quel bel homme que le *khal*, et si grand, si féroce, si brave au combat, le meilleur cavalier de tous les temps, et quel archer, ah, démoniaque. Daenerys se taisait. Depuis toujours, elle s'attendait, le moment venu, à épouser son frère, car cela faisait des siècles et des siècles, très précisément depuis qu'Aegon le Conquérant s'était donné pour femmes ses propres sœurs, que les Targaryens se mariaient ainsi. Il fallait en effet, Viserys le martelait assez, préserver la pureté de la lignée ; leur sang était le sang royal par excellence, le sang d'or de l'antique Valyria, le sang du dragon. Les dragons s'accouplaient-ils avec le bétail des champs ? Les Targaryens ne compromettaient pas davantage leur sang avec celui d'êtres inférieurs. Et voilà que Viserys envisageait de la vendre à un étranger, un barbare ?

Cependant, les femmes l'aidaient à sortir du bain, et elles entreprirent de l'éponger. La jeune lui brossa les cheveux jusqu'à ce qu'ils prissent l'aspect brillant de l'argent liquide, la vieille la parfuma d'épice-fleur dothrak, une touche à chaque poignet, une derrière chaque oreille, une à la pointe des tétons, une, la dernière, la toute dernière, fraîche, sur les lèvres et, de là, sur la plus stricte intimité. Alors, après lui avoir enfilé les chemises envoyées par maître Illyrio, elles lui passèrent la robe de soie prune censée mettre en valeur ses yeux. Et, pendant que l'une la chaussait de sandales dorées, l'autre la parait d'une tiare puis de bracelets d'or sertis d'améthystes. Vint enfin lui cerner le col un torque massif, d'or également, où serpentaient d'antiques glyphes valyriens.

« Vous avez tout d'une princesse, maintenant », s'extasia la petite esclave, souffle enfin coupé. Et comme Illyrio n'avait rien négligé, Daenerys put se mirer dans un miroir d'argent. *Une princesse*, songea-t-elle et, sur-le-champ, lui revint en mémoire que Khal Drogo était assez riche pour que ses esclaves eux-mêmes portent des colliers d'or. Du coup la parcourut un frisson glacial, et la chair de poule marqua ses bras nus.

Assis au frais, dans le vestibule, sur la margelle du bassin dont l'une de ses mains fustigeait les eaux, son frère l'attendait. Il se leva, l'examina de pied en cap. « Ne bouge pas..., tourne ? oui..., bon. Ça me paraît...

— Royale ! » décréta maître Illyrio qui émergeait à l'instant d'un passage voûté. Malgré les bourrelets qui faisaient à chacun de ses pas valser ses amples vêtements de soie feu, il déplaçait son énorme masse avec une grâce des plus surprenante. À tous ses doigts étincelaient des pierreries, et l'on avait, à force d'onguents, donné au fourchu de sa barbe jaune l'éclat véritable de l'or. « Puisse le Seigneur de Lumière, débita-t-il en lui prenant la main, faire pleuvoir ses bénédictions sur votre personne, en ce jour entre tous heureux, princesse Daenerys ! » S'ensuivit un brin de courbette qui trahit dans la barbe d'or de furtifs crocs jaunes. « Une vision, Votre Altesse, une vision, dit-il à l'adresse du prince, elle va captiver Drogo.

— Pas assez de chair », grinça Viserys. Du même argent blond que ceux de sa sœur, ses cheveux, plaqués vers l'arrière, étaient retenus sur la nuque par une broche en os de dragon. Et cette coiffure sévère exagérait la dureté de ses traits maussades. Légèrement déhanché, un poing sur la garde de l'épée prêtée par Illyrio, il reprit : « Puis êtes-vous sûr que Khal Drogo les aime aussi jeunes ?

— Du moment qu'elle a ses règles, il la trouvera à son gré, je me tue à vous le répéter. Regardez-la. Cette blondeur d'or et d'argent, ces yeux violets..., mais c'est le sang même

de l'antique Valyria, là, aucun doute, aucun... Et si haut parage : fille du précédent roi, sœur de l'actuel..., allons donc ! comment notre Drogo n'en serait-il pas transporté ?

— Admettons, dit Viserys avec une moue dubitative. Ces barbares ont des goûts tellement bizarres... Chevaux, moutons, garçons...

— Pas un mot de ça à Drogo, si vous m'en...

— Me prenez-vous pour un idiot ? le coupa Viserys, ses yeux lilas flambant de fureur.

— Je vous prends pour un roi, rétorqua l'autre en esquissant une révérence, et les rois manquent de prudence avec le commun. Mais mille excuses, si je vous ai offensé. » Sur ces mots, il se détourna, manda ses porteurs d'un claquement de mains, et son palanquin tarabiscoté ne tarda guère à se ranger devant le perron.

Il faisait une nuit de poix quand le cortège s'ébranla. Équipés de lanternes à huile biscornues dont les pans de verre laissaient filtrer une lueur bleuâtre, deux valets éclairaient la marche des douze malabars qui, le bâton sur l'épaule, allaient bon pas. Derrière les rideaux qui aveuglaient la chaise, y entretenant une douce chaleur, Illyrio exhalait, sous ses lourds parfums, de tels remugles de suif blafard que Daenerys pensait suffoquer.

Vautré près d'elle parmi les coussins, son frère n'y prenait garde, lui. Son esprit campait déjà sur la côte opposée. « Nous n'aurons pas besoin de tous les hommes du *khalasar* », dit-il, tout à sa lubie. Ses doigts taquinaient la garde de son épée d'emprunt. Comme s'il s'était jamais battu pour de bon, songea-t-elle. « Dix mille suffiront. Avec dix mille de ses gueulards, je me fais fort de rafler les Sept Couronnes. Le royaume se soulèvera en faveur de son souverain légitime. Tyrell, Redwyne, Darry, Greyjoy, tous. L'Usurpateur, ils le haïssent autant que je le hais. Les gens de Dorne brûlent de venger Elia et son fils. Et le petit peuple nous soutiendra. Ce

n'est qu'un cri. Tous réclament leur roi. N'est-il pas vrai ? demanda-t-il à son hôte, non sans anxiété.

— Ils sont vos peuples, et ils vous aiment bien, confirma l'autre, d'un air aimable. Il n'est place forte où des hommes ne lèvent en secret leur verre à votre prospérité, où des femmes ne cousent le dragon sur des bannières qu'elles dissimulent en perspective de votre retour. Enfin, voilà, conclut-il, avec un haussement gélatineux d'épaules, ce que rapportent mes agents. »

Des agents, Daenerys n'en possédait pas, ni aucun moyen de savoir ce que faisait ou pensait quiconque, là-bas, tout près, mais les paroles suaves d'Illyrio lui paraissaient aussi dignes de foi que ses moindres faits et gestes. Son frère, lui, n'en abondait que plus passionnément. « Je tuerai l'Usurpateur de ma propre main, affirma-t-il, en homme qui n'avait jamais tué personne, je le tuerai comme il a tué mon frère Rhaegar. Et Lannister, le Régicide, pour lui faire expier le meurtre de mon père.

— On ne saurait plus séant », opina maître Illyrio, non sans que l'ombre d'une malice animât sa lippe. Mais, loin de s'en aviser, Viserys se rengorgea sous l'approbation et, en le voyant écarter le rideau pour scruter la nuit, sa sœur comprit qu'il s'élançait pour la centième fois dans la bataille du Trident.

Surmontée de neuf tours, la résidence de Drogo dressait au bord de la baie ses hautes murailles de brique envahies de lierre livide. Les magistrats de Pentos, expliqua Illyrio, l'avaient offerte au *khal* car, à l'instar de ses pareilles, la cité libre choyait les seigneurs du cheval. « Non que nous redoutions ces barbares, sourit-il d'un air fin, le Seigneur de Lumière préserverait nos murs contre un million de Dothrakis, du moins si j'en crois nos prêtres..., mais à quoi bon prendre des risques ? leur amitié, nous l'avons à si bon compte ! »

À la poterne, on arrêta leur palanquin, et un garde tira brusquement le rideau pour les jauger d'un regard froid. Bien qu'il

eût le teint cuivré et les yeux sombres et bridés d'un Dothraki, sa face était glabre, et il portait la toque à pointe de bronze des Immaculés. Après que maître Illyrio lui eut grommelé quelque chose dans son rude idiome, il répliqua sur le même ton et leur fit signe de passer.

À voir se crisper les doigts de son frère sur la poignée de l'épée, Daenerys eut l'impression qu'il partageait la plupart de ses craintes. Mais il marmonna seulement : « L'insolence de cet eunuque ! » tandis que, cahin-caha, reprenait leur marche.

Maître Illyrio se fit tout miel : « Ce soir, Khal Drogo reçoit trop d'hôtes de marque pour négliger leur sécurité. Ils ont forcément des ennemis... Votre Grâce plus que quiconque. Doutez-vous que l'Usurpateur donne cher de votre tête ?

— Certes non, convint Viserys, rembruni. Et ce n'est pas faute, croyez-moi, de l'avoir tenté. Ses tueurs nous harcèlent en tous lieux. Il ne dormira que d'un œil aussi longtemps que je vivrai, moi, le dernier dragon. »

Là-dessus, le palanquin ralentit, s'immobilisa. On tira les rideaux, et un esclave aida Daenerys à descendre. Il portait un collier, mais de bronze vulgaire. Viserys suivit, le poing plus que jamais resserré sur son arme, et il fallut deux des malabars pour extirper maître Illyrio puis le jucher sur pied.

Dès le vestibule, où une mosaïque en pâte de verre multicolore retraçait le Fléau de Valyria, des senteurs d'épices, d'oliban, de cédrat, de cinname empoissaient l'atmosphère. Le long des murs étaient disposées des lanternes en fer noir. Aposté sous un arceau décoré de palmes sculptées dans la pierre, un eunuque annonça les invités en psalmodiant, d'une voix suave et perchée : « Viserys Targaryen, troisième du nom, roi des Andals, des Rhoynars et des Premiers Hommes, suzerain des Sept Couronnes, protecteur du royaume... Sa sœur, Daenerys du Typhon, princesse de Peyredragon... L'honorable Illyrio Mopatis, magistrat de la cité libre de Pentos... »

Au-delà, ils pénétrèrent dans une cour à colonnade submergée de lierre livide dans le feuillage duquel, au fur et à mesure qu'ils s'y coulaient avec leur escorte, la lueur de la lune peignait des ombres d'os ou d'argent. Ils trouvèrent là nombre de seigneurs du cheval, tous hommes massifs à la peau cuivrée, aux longues bacchantes annelées de métal, aux cheveux noirs huilés, tressés et ornés de sonnailles. Parmi eux circulaient mercenaires et spadassins de Pentos, de Myr, de Tyrosh, un prêtre rouge encore plus gras qu'Illyrio, des hommes de Port d'Ibben, reconnaissables à leur pilosité, de même qu'à sa noirceur d'ébène, ici et là, tel hobereau des îles d'Été. D'abord abasourdie de se trouver en telle compagnie, Daenerys s'aperçut soudain, terrifiée, qu'elle en était l'unique femme.

Cependant, Illyrio leur soufflait : « Vous voyez ces trois, là-bas ? Les sang-coueurs de Khal Drigo. Un peu plus loin, près du pilier, Khal Moro et son fils, Rhogoro. L'homme à la barbe verte est le frère de l'archonte de Tyrosh. Derrière lui, ser Jorah Mormont. »

Le titre du dernier frappa Daenerys : « Un chevalier ?

— Rien moins. » Illyrio sourit dans sa barbe. « Oint des sept huiles par le Grand Septon en personne.

— Que fait-il donc ici ? s'étonna-t-elle maladroitement.

— L'Usurpateur voulait sa tête. Pour la faute dérisoire d'avoir vendu quelques maraudeurs à un marchand d'esclaves de Tyrosh au lieu de les verser dans la Garde de Nuit. Cette loi absurde. Ne devrait-on pouvoir en agir à sa guise avec ses propres meubles ?

— J'aimerais lui toucher un mot avant la fin de la soirée », déclara Viserys, tandis que sa sœur se surprenait à regarder Mormont avec curiosité. Malgré son âge avancé – plus de quarante ans – et sa demi-calvitie, il conservait un air de force et de capacité. Au lieu de soieries et de cotonnades, il portait lainages et cuir. Sur sa tunique vert sombre était brodée l'effigie d'un ours noir dressé sur ses postérieurs.

Elle s'absorbait encore dans la contemplation de cet être étrange qui lui figurait tout l'inconnu de sa patrie, quand la main moite d'Illyrio vint se poser sur son bras nu : « De ce côté, Princesse exquise, susurra-t-il, voici que le *khal* paraît. »

Elle aurait voulu fuir, se cacher, mais le regard de son frère ne la lâchait pas, et le mécontenter réveillerait forcément le dragon. La gorge nouée, elle se tourna pour dévisager l'homme auquel il prétendait l'accorder pour femme dès cette nuit.

La petite esclave ne s'était pas entièrement trompée. Khal Drogo dominait d'une tête toute l'assistance, et pourtant sa démarche avait quelque chose d'aérien, d'aussi gracieux que celle de la panthère dont s'enorgueillissait la ménagerie d'Illyrio. Et il était plus jeune, à peine trente ans, que Daenerys ne s'y attendait. Sa peau avait le ton du cuivre poli, et des anneaux de bronze et d'or enserraient sa moustache drue.

« Je dois aller lui présenter mes respects, dit maître Illyrio, ne bougez pas d'ici, je vous l'amènerai. »

À peine eut-il appareillé vers le *khal* que Viserys, saisissant le bras de la jeune fille, l'étreignit à lui faire mal : « Tu vois sa tresse, sœurte ? »

Noire comme la pleine nuit, lourde d'essences et d'huile, constellée de menues sonnettes qui tintaient au moindre mouvement, la tresse de Drogo tombait plus bas que sa ceinture et lui battait le dos des cuisses.

« Tu vois comme elle est longue ? Eh bien, quand un Dothraki subit une défaite, il rase sa tresse afin de signifier sa disgrâce au monde. Personne n'a jamais vaincu Khal Drogo. En sa personne est de retour Aegon Sire-Dragon, et tu seras sa reine. »

Daenerys regarda le *khal*. Il avait des traits durs et cruels, des yeux d'onyx, sombres et glacés. Quelque violent que pût se montrer son frère lorsque, par malheur, elle réveillait le dragon, il la terrifiait infiniment moins que cet homme-là.

« Je ne veux pas être sa reine, s'entendit-elle répliquer d'une voix ténue, si ténue... *Par pitié*, Viserys, *par pitié*, je ne veux pas, je veux rentrer à la maison.

— *À la maison ?* » Il continuait à parler tout bas, mais d'un ton vibrant de rage. « Comment rentrerions-nous à la maison, sœurlette ? Ils nous l'ont prise, la maison ! » Il l'entraîna dans l'ombre, à l'abri des regards, et ses doigts lui broyaient le bras. « *Comment rentrerions-nous à la maison ?* » répéta-t-il avec une violence qui donnait au dernier mot la densité de toutes leurs pertes : Port-Réal et Peyredragon et le royaume entier..., quand Daenerys ne l'avait employé que pour désigner leurs chambres chez maître Illyrio. Pas une vraie maison, certes, mais qu'avaient-ils d'autre ? Or, voilà précisément ce qu'il ne voulait entendre à aucun prix. À ses yeux, il n'y avait pas là de maison. Même la grosse maison à la porte rouge n'avait jamais été la maison, pour lui.

En lui meurtrissant de plus en plus sauvagement le bras, les doigts exigeaient cependant une réponse... « Je ne sais pas ! hoqueta-t-elle enfin, les yeux pleins de larmes.

— Moi, si, dit-il sèchement. Nous rentrerons à la maison, sœurlette, avec une armée. Avec l'armée de Khal Drogo. Voilà comment nous rentrerons à la maison. Et, à cet effet, tu dois l'épouser, tu dois coucher avec lui. Tu le feras. » Il lui décocha un sourire. « Au besoin, j'aurais laissé tout son *khalasar* te baiser, sœurlette. Chacun des quarante mille hommes, et leurs chevaux en prime, si cela devait me fournir mon armée. Remercie-moi : c'est seulement Drogo. À la longue, tu en viendras peut-être à l'apprécier. À présent, sèche-moi ces larmes. Le gros nous l'amène, et il ne te verra *pas* pleurer. »

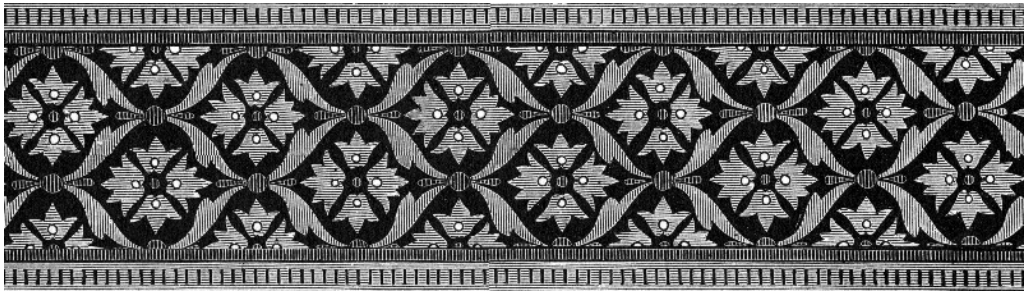
En se retournant, Daenerys dut se rendre à l'évidence. Tout sourires et tout courbettes, maître Illyrio conduisait en effet le *khal* vers eux. D'un revers de main, elle acheva de ravalier ses larmes.

Le Trône de Fer

« Souris, chuchota fébrilement son frère en laissant retomber sa main sur la garde de son épée. Redresse ta taille. Montre-lui que tu as des seins. Le peu que tu en as, bons dieux ! »

Daenerys, bien droite, se mit à sourire.





EDDARD

Tel un fleuve d'or, d'argent, d'acier poli, les visiteurs inondaient la poterne. Incarnant la force et la fine fleur du royaume, ils étaient là trois cents, tant bannerets que chevaliers, épées liges ou francs-coureurs. Au-dessus des têtes, le vent du nord fouettait les douze étendards d'or au cerf couronné des Baratheon.

Ned reconnaissait nombre d'entre eux. À son insolente blondeur d'or martelé se repéraient ici ser Jaime Lannister, là Sandor Clegane à son effroyable figure brûlée. Le joli garçon qui chevauchait à leurs côtés ne pouvait être que le prince héritier. Quant à ce nabot rabougri, derrière, il s'agissait, bien entendu, de Tyrion Lannister le Lutin.

En tête venait, flanqué de deux chevaliers drapés dans la longue cape neigeuse de la garde royale, un colosse qu'il hésitait encore à identifier... quand celui-ci, bondissant à terre avec un rugissement familier, lui broya les os dans une accolade qui interdisait toute méprise : « Ned ! quel bonheur de revoir ta gueule de croque-mort ! » Le roi l'examina de la tête aux pieds et, dans un éclat de rire, tonitrua : « Pas changé du tout ! »

Ned eût été fort en peine d'en dire autant. Quinze années s'étaient écoulées depuis les chevauchées, botte à botte, pour la conquête de la couronne. Toujours rasé de frais, à l'époque, le sire d'Accalmie avait l'œil clair, et des muscles issus tout



droit d'un rêve de pucelle. Haut de six pieds et demi, il dominait son monde et, une fois revêtu de son armure et coiffé du grand heaume faité d'andouillers de sa maison, devenait vraiment gigantesque. Sa force ne l'étant pas moins, son arme favorite était une masse de fer hérissée de pointes que Ned pouvait à peine soulever. Et de sa personne émanaient, en ces temps lointains, des relents de cuir et de sang aussi entêtants qu'un parfum.

À présent, le parfum qu'il répandait était du parfum, et son ampleur nécessitait une sous-ventrière. Il avait pour le moins pris cent livres, depuis leur dernière rencontre, neuf ans plus tôt, lorsque le cerf et le loup géant s'étaient unis pour mater la rébellion de Balon Greyjoy, roi autoproclamé des îles de Fer. Non sans mélancolie, Ned se revoyait, debout à ses côtés, dans la citadelle enfin prise où Robert acceptait la reddition du vaincu, tandis que lui-même prenait à titre d'otage et de pupille le fils de ce dernier, Theon... Maintenant, une barbe aussi rêche et noire que du fil de fer s'efforçait de dissimuler le double menton et l'affaissement des bajoues, mais rien ne pouvait camoufler la bedaine, pas plus que l'œdème qui bistrtrait le pourtour des yeux.

Conscient toutefois que le roi désormais primait l'ami, Ned dit simplement : « Votre Majesté se trouve chez elle à Winterfell. »

Sur ces entrefaites, les autres démontèrent, et des palefreniers s'empressaient autour des destriers quand, accompagnée de ses derniers-nés, Cersei Lannister fit son entrée, à pied, les portes étant trop étroites et basses pour son carrosse à impériale et l'attelage de quarante chevaux que nécessitait sa masse imposante de chêne et de métal doré. Ned s'agenouilla dans la neige pour baiser l'anneau de la reine, tandis que Robert étreignait Catelyn telle une sœur enfin retrouvée, puis les enfants s'avancèrent et, présentations faites, on se récria de part et d'autre comme il seyait.

Sitôt accomplies ces formalités, le roi se tourna vers son hôte : « Maintenant, mène-moi à ta crypte. Je souhaite m'y recueillir. »

Profondément touché que, tout méconnaissable qu'il était, Robert se souvînt, après tant d'années, Ned demanda une lanterne. Les phrases étaient inutiles. Aussi la reine eut-elle beau protester d'un trait que l'on voyageait depuis l'aube, que l'on avait froid, que l'on n'en pouvait plus, que mieux vaudrait se restaurer d'abord, que les morts pouvaient attendre..., une pression discrète de Jaime sur son bras et un simple regard du roi la réduisirent au silence.

Comme les deux hommes descendaient, Ned devant pour éclairer l'étroit colimaçon, Robert soupira : « Je finissais par me demander si nous arriverions jamais chez toi. Les gens du sud parlent avec tant d'emphase de mes sept couronnes qu'on en oublie cette évidence que ton seul lot est aussi vaste que les six autres réunis...

— J'espère que Votre Majesté a été satisfaite de son voyage ?

— Des marais, répondit Robert en reniflant, des forêts, des champs, pour ainsi dire pas d'auberge passable au nord du Neck. Jamais je n'ai vu désert plus immense. Où se cache donc ton peuple ?

— Trop intimidé sans doute pour se montrer, plaisanta Ned, on ne voit guère de rois, dans le nord. »

Des entrailles de la terre montait vers eux un souffle glacé. Le roi renifla, puis : « M'est avis plutôt qu'il s'était tapi sous la neige... Et quelle neige, bons dieux ! » Pour assurer son équilibre, il s'appuyait, marche après marche, au mur.

« Assez banal, en fin d'été, dit Ned. Les averses ne vous ont pas trop gênés, au moins ? Elles sont d'ordinaire bénignes.

— Les Autres emportent pareille bénignité ! jura le roi. Qu'est-ce que ça doit être, l'hiver..., j'en grelotte, rien que d'y penser !

— Oui, les hivers sont rudes, mais les Stark les supportent. Ils l'ont toujours fait.

— Tu devrais venir dans le sud prendre un bol d'été avant que ne s'enfuie la canicule. À Hautjardin, nos champs de roses jaunes s'étendent à perte de vue. Nos fruits sont si mûrs qu'ils vous explosent dans la bouche. Melons, pêches, prunes-feu..., et une saveur ! tu n'imagines pas. Je t'en ai apporté, tu verras. Même à Accalmie, il fait si chaud, malgré la bonne brise en provenance de la baie, qu'à peine peux-tu bouger. Et tu verrais les villes... ! Des fleurs partout, chaque étal croulant de mets multicolores, les vins coûtant trois fois rien, et si capiteux que tu t'enivres, rien qu'à les humer... Oh, Ned, là-bas, tout le monde est riche, tout le monde est gras, tout le monde est saoul ! » Éclatant de rire, il gratifia son énorme panse d'une affectueuse bourrade. « Et les *filles*, Ned..., les *filles* ! s'écria-t-il, l'œil allumé, la chaleur, parole ! les rend d'une impudeur ! Elles se baignent à poil dans la rivière, au bas du château. Et tu les verrais dans la rue... C'est qu'avec cette putain de chaleur, vois-tu ? la laine, les fourrures... Alors, leurs robes, toujours trop longues ! et en soie, mon vieux, quand elles ont les moyens, du coton, sinon, mais dès qu'elles suent et que ça leur colle à la peau, comme nues, tu dirais..., toutes. » Son gros rire heureux ébranla les voûtes.

Sa sensualité et sa formidable voracité n'étaient certes choses nouvelles, et ni de lui ni de personne lord Stark n'eût prétendu l'y voir renoncer avant de franchir son seuil, mais il ne pouvait s'empêcher d'en évaluer la rançon. Une fois parvenu au bas de l'escalier, dans les ténèbres de la crypte, le roi était hors d'haleine, et le halo de la lanterne le révélait cramois.

« Nous y voici, Sire », dit Ned d'un ton respectueux, tout en promenant l'éclairage qui, autour d'eux, anima brusquement les ombres. La flamme vacillante éclaboussa successivement le dallage et des piliers de granit dont, deux à deux, la longue procession se perdait au loin dans le noir. Assis sur des trônes de pierre adossés aux parois qui recelaient leurs

restes, les morts occupaient les entrecolonnements. « Elle repose là-bas, tout au bout, avec Père et Brandon. »

Frissonnant de froid, Robert lui emboîta le pas sans mot dire dans le souterrain. L'atmosphère était toujours glaciale, là-dedans. Les pas sonnaient durement sur les dalles, éveillant dans la nécropole de longs échos qui, joints aux jeux de l'ombre et de la lumière, semblaient tour à tour rendre attentif aux vivants qui passaient par là chacun des défunts de la maison Stark. Tout du long, leurs effigies sculptées fixaient d'un regard aveugle les ténèbres éternelles. À leurs pieds se lovaient de grands loups géants de pierre.

La tradition voulait que tous ceux d'entre eux qui avaient porté le titre de Winterfell aient en travers de leurs genoux une épée de fer censée maintenir dans la crypte les esprits vindicatifs. La rouille avait dès longtemps réduit à néant les plus anciennes, dont seules quelques taches rouges attestaient encore la position, et Ned appréhendait sourdement que leur disparition ne permît aux fantômes de venir hanter le château. Ses premiers ancêtres s'étaient en effet signalés par une rudesse digne du pays et, jusqu'au débarquement des seigneurs du dragon, refusés durant des siècles, en qualité de rois du Nord, à quelque allégeance et envers quiconque que ce fût.

S'arrêtant enfin, il brandit la lanterne. La crypte se poursuivait au-delà, mais les caveaux y béaient, vides, attendant leurs prochaines proies, lui-même, ses enfants... Une pensée qui lui répugnait. « C'est ici », dit-il.

Robert acquiesça d'un signe et, s'agenouillant, s'inclina.

Comme annoncé, trois tombes se trouvaient côte à côte à cet endroit. Lord Rickard Stark, dont le sculpteur avait de mémoire parfaitement rendu la longue figure sévère, trônait là, digne et paisible, ses doigts de pierre fermement serrés sur l'épée qui lui barrait le giron, quoique, de son vivant, toutes l'eussent trahi. De moindres dimensions, les sépulcres de ses enfants l'encadraient.

Brandon avait péri à l'âge de vingt ans, quelques jours à peine avant son mariage avec Catelyn Tully de Vivesaigues. Étranglé sur ordre d'Aerys Targaryen le Dément qui, pour comble, avait contraint Rickard d'assister au supplice. Brandon, l'aîné, l'authentique héritier du titre, né pour gouverner...

Femme enfant d'un charme incomparable, Lyanna était morte, elle, à seize ans. Et si Ned l'aimait de tout son cœur, Robert la chérissait encore davantage. Elle devait devenir sa femme.

« Elle était plus belle que cela », dit le roi au bout d'un moment, dévisageant l'effigie avec autant d'intensité que si son regard eût pu l'animer, avant de se relever pesamment. « Sacrebleu, Ned ! fallait-il vraiment l'enterrer dans un *trou* pareil ? s'exclama-t-il d'une voix qu'enrouait le ressouvenir. Elle méritait mieux que cette obscurité...

— Elle était une Stark de Winterfell, répondit Ned, posément. Sa place est ici.

— Elle devrait reposer sur une colline, à l'ombre d'un arbre fruitier, avec le ciel au-dessus d'elle, avec le soleil, les nuages, avec la pluie pour la baigner...

— Je me trouvais auprès d'elle quand elle est morte, rappela Ned. Elle souhaitait revenir chez elle, ici, près de Père et près de Brandon. » Il l'entendait encore retentir, son cri – *Promets-moi* –, dans la chambre où l'odeur du sang se mêlait au parfum des roses. « *Promets-moi, Ned !* » La fièvre qui la tenaillait alors lui ôtait les forces et réduisait sa voix à un murmure imperceptible mais, sitôt qu'il eut donné sa parole, s'apaisa le regard anxieux. Il voyait encore quel sourire le remercia, il sentait encore se refermer sur les siens l'étau des doigts, il revoyait enfin la paume s'ouvrir et répandre, noirs et fanés, les pétales roses. De la suite, aucun souvenir. On l'avait trouvé, muet de douleur, étreignant convulsivement la morte, et le petit Paludier Howland Reed avait, paraît-il, dû dénouer leurs mains. Après, non, aucun souvenir... « Je lui

apporte des fleurs quand je puis, reprit-il, Lyanna les... les aimait tant. »

Tendrement, le roi caressa la joue de la statue comme une joue de chair. « J'avais juré de tuer Rhaegar pour la venger.

— Tu l'as fait...

— Hélas, une seule fois ! » dit Robert avec amertume.

Autour, la mêlée faisait rage lorsqu'ils s'étaient rencontrés au gué du Trident, Robert équipé de sa masse et coiffé de son heaume faité d'andouillers, le Targaryen dans son armure noire avec, sur la poitrine, étincelant d'innombrables rubis, le dragon tricéphale. Le torrent roulait des flots écarlates que les sabots de leurs destriers faisaient à grand fracas rejaillir vers les berges en voltant sans trêve, jusqu'au moment où Robert ajusta un coup foudroyant qui pulvérisa le dragon. À son arrivée, Ned découvrit le cadavre de Rhaegar ballotté par les eaux et, spectacle ahurissant, les guerriers des deux armées qui, à quatre pattes dans les remous, ne rivalisaient plus qu'à repêcher les pierreries.

« Mais je le tue chaque nuit en rêve... Mille morts n'expieraient pas son crime. »

N'y trouvant certes rien à redire, Ned observa un moment de silence avant de suggérer : « Nous devrions remonter, je pense. La reine attend Votre Majesté... »

— Les Autres emportent ma femme ! grommela Robert d'un air aigre, non sans prendre aussitôt, à pas lourds, le chemin du retour. Et si tu m'appelles "Votre Majesté" une fois de plus, je fais empaler ta maudite tête sur une pique. Nos sentiments mutuels...

— J'ai bonne mémoire », trancha Ned paisiblement puis, n'obtenant pas de réponse : « Si tu me parlais de Jon ? »

Robert secoua la tête. « Jamais je n'ai vu un homme dépérir si vite. Si tu l'avais vu, le jour du tournoi que j'ai donné pour la fête de mon fils, tu l'aurais juré immortel. Et il s'éteignait deux semaines après. D'un mal qui lui incendiait les tripes. Qui le perforait comme un fer rouge. » Il marqua une pause

auprès d'un pilier, devant la tombe d'un Stark mort depuis des éternités. « J'aimais ce vieil homme.

— Nous l'aimions tous deux », murmura Ned et, au bout d'un moment : « Catelyn s'inquiète pour sa sœur. Lysa prend la chose comment ? »

Une moue navrée tordit les lèvres de Robert. « Assez mal, pour parler franc. Ça l'a rendue comme folle, Ned, et elle a emmené son fils aux Eyrié. Contre mon gré. Je désirais l'élever, conjointement avec Tywin Lannister, à Castral Roc. Son père n'ayant pas de frères ni d'autres enfants, devais-je, en conscience, l'abandonner à des mains de femme ? »

Quoiqu'il eût plus volontiers confié la tutelle d'un enfant à une vipère cornue qu'à lord Lannister, Ned préféra garder ses réserves par-devers lui. Il est de vieilles plaies qui, loin de jamais se cicatriser, se rouvrent et saignent au moindre mot. « La femme a perdu son mari, dit-il prudemment, la mère peut craindre de perdre son fils. Il est si jeune...

— Six ans, maladif, et seigneur des Eyrié. Les dieux aient pitié de lui. Quant à Lysa, elle aurait dû s'honorer de la faveur de lord Tywin. Or, bien qu'il n'eût jamais pris de pupille et soit issu d'une noble et grande maison, non contente de refuser d'en entendre seulement parler, elle s'est enfuie comme une voleuse, en pleine nuit, sans daigner même demander congé. Cersei en était hors d'elle. » Il exhala un long soupir. « Sais-tu qu'au surplus l'enfant porte mon prénom ? Je suis tenu de le protéger. Mais comment remplir mes obligations, si sa mère me le subtilise ?

— Je le prendrai pour pupille, si cela t'agrée. Lysa y consentirait. Jeune fille, elle était très proche de Catelyn, et nous l'accueillerions ici de grand cœur.

— Ton offre est généreuse, ami, mais elle vient trop tard. Lord Tywin a déjà donné son consentement. Faire élever l'enfant ailleurs l'offenserait grièvement.

— Le bien-être de mon neveu m'importe infiniment plus que l'amour-propre des Lannister.

— Parce que tu ne couches pas avec l'un d'entre eux ! » s'esclaffa le roi, d'un rire à effondrer les voûtes de la crypte et qui, dans le hallier de poil noir, laissait fuser la blancheur des dents. « Ah, Ned, Ned, tu es un monstre de sérieux. » Il lui entourra les épaules de son bras massif. « Je comptais attendre quelques jours avant de te parler, mais je vois bien que j'avais tort. Viens, marchons un peu. »

Ils revinrent sur leurs pas, longeant les sépulcres dont les yeux de pierre semblaient redoubler d'attention. Le roi, sans retirer son bras, reprit tout à coup : « Tu n'as pas dû manquer de t'interroger sur les motifs de ma visite, après tant d'années. »

Au lieu de confesser ses conjectures à cet égard, Ned répondit d'un ton léger : « La joie de ma compagnie, sûrement. Puis le Mur. Votre Majesté brûle de le voir, d'inspecter ses créneaux, de faire la causerie à ceux qui les garnissent. La Garde de Nuit n'est plus que l'ombre d'elle-même. D'après Benjen...

— Je saurai sans doute bien assez tôt ce que dit ton frère. Ça fait combien de temps qu'il tient, le Mur ? huit mille ans ? il tiendra bien quelques jours de plus. J'ai des soucis autrement urgents. Ces temps-ci sont difficiles. J'ai besoin d'hommes sûrs. D'hommes comme Jon Arryn. Il servait à la fois comme seigneur des Eyrié, comme gouverneur de l'Est et comme Main du Roi. J'aurai du mal à le remplacer.

— Son fils...

— Son fils, coupa sèchement Robert, héritera des Eyrié et de leurs revenus, un point c'est tout. »

Suffoqué, Ned s'arrêta pile et le dévisagea. « Mais ! protesta-t-il sans plus pouvoir se contenir, mais les Arryn sont depuis toujours gouverneurs de l'Est. Le titre est indissociable de la terre...

— On le lui restituera, le cas échéant, lorsqu'il sera d'âge à le porter. Il me faut, moi, penser à cette année-ci et à la

prochaine. Un bambin de six ans ne fait pas un chef de guerre, Ned.

— En temps de paix, le titre est seulement honorifique. Laisse-le-lui. Ne serait-ce qu'en souvenir de son père. Tu lui dois bien cela. »

Fort mécontent, le roi le désenlaça. « En fait de service, Jon remplissait seulement ses devoirs de vassal envers son suzerain. Je ne suis pas ingrat, Ned. Tu devrais le savoir mieux que quiconque. Mais le fils n'est pas le père. Un simple enfant ne saurait tenir l'Est. » Cela dit, il reprit d'un ton radouci : « Assez là-dessus, veux-tu ? Il me faut t'entretenir d'une affaire importante, et sans que nous nous disputions. » Il lui empoigna le coude. « Il faut que tu m'aides, Ned.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté. Toujours. » Ces mots, il était obligé de les prononcer, et il le faisait, quelque appréhension qu'il eût de la suite.

Robert semblait n'avoir guère entendu. « Ces années que nous avons passées aux Eyrie..., *bons dieux*, le bon temps que c'était. Je te veux de nouveau à mes côtés, Ned. Je veux que tu me suives à Port-Réal, au lieu de rester ici, au bout du monde, où nul n'a que foutre de toi. » Un moment, il scruta les ténèbres avec une mélancolie digne des Stark eux-mêmes. « Je te jure, il est mille fois plus dur de régner que de conquérir un trône. Je ne sache rien de si ennuyeux que de faire des lois, hormis compter des sous. Et le peuple... Avec lui, c'est sans fin. Assis sur ce maudit siège de fer, il me faut écouter geindre jusqu'à en avoir la cervelle gourde et le cul à vif. Et tous demandent quelque chose, argent, terre, justice. Des menteurs fieffés... Et les gentes dames, les nobles sires de ma cour ne valent pas mieux. Je suis entouré d'imbéciles et de flagorneurs. De quoi devenir fou, Ned. La moitié d'entre eux n'osent pas me dire la vérité, les autres sont incapables de la trouver. Il m'arrive, certaines nuits, de déplorer notre victoire du Trident. Bon, non, pas vraiment, mais...

— Je comprends », murmura Ned.

Robert le regarda. « Je crois que oui. Mais, dans ce cas, tu es bien le seul, mon vieux. » Il se mit à sourire. « Lord Eddard Stark, je souhaiterais vous faire Main du Roi. »

Ned mit un genou en terre. La proposition ne le surprenait pas. Dans quel autre but Robert eût-il entrepris un si long voyage ? La Main du Roi occupait la deuxième place dans la hiérarchie des Sept Couronnes. Elle parlait de la même voix que le roi, menait les armées du roi, préparait les lois du roi. Elle allait parfois jusqu'à occuper le Trône de Fer, lorsque, malade, absent ou indisponible, le souverain devait renoncer à dispenser la justice en personne. Ainsi Ned se voyait-il offrir des responsabilités aussi étendues que le royaume même.

Seulement, c'était la dernière des choses au monde qu'il ambitionnât.

« Que Votre Majesté me pardonne, s'excusa-t-il, je ne suis pas digne de cet honneur. »

Robert émit un grognement d'impatience badin : « Si j'avais simplement l'intention de te mettre à l'honneur, j'accepterais que tu te défiles. Or, si je projette de te confier la gestion du royaume et la conduite des armées, c'est pour ne plus me consacrer qu'à manger, boire et hâter vos regrets. » Il se tapota la bedaine et, sur un sourire moqueur : « Tu connais le dicton sur le roi et sa Main ?

— “Ce que le roi rêve, la Main l'édifie.”

— Un jour, j'ai couché avec une poissarde qui m'a révélé la variante en usage dans la populace : “Ce que le roi bouffe, la Main s'en farcit la merde.” » La tête rejetée en arrière, il se mit à rire à gorge déployée, sans égards pour la crypte qui répercutait ses éclats narquois, ni pour les Winterfell défunts qui, tout autour, se pétrifiaient de réprobation.

Peu à peu, toutefois, son accès de gaieté finit par s'estomper, s'éteignit sous le regard de Ned, toujours un genou en terre. « Sacrebleu, gémit le roi, ne pourrais-tu me condescendre même un sourire de complaisance ?

— Dans nos parages, on prétend, rétorqua Ned, que l'extrême rigueur des hivers gèle le rire dans les gorges et en fait un garrot fatal. De là vient peut-être que les Stark ont si peu d'humour.

— Accompagne-moi dans le sud, je t'enseignerai les ressources de l'ironie. Tu m'as aidé à m'emparer de ce foutu trône, aide-moi, maintenant, à le conserver. Tout nous appelait à gouverner ensemble. Si Lyanna avait vécu, les liens fraternels du sang auraient complété ceux de l'affection. Du reste, il est encore temps. J'ai un fils, et toi une fille. Mon Joff et ta Sansa uniront nos maisons de même que nous l'aurions fait, Lyanna et moi. »

Cette offre-là, Ned ne s'y attendait nullement. « Sansa n'a que onze ans...

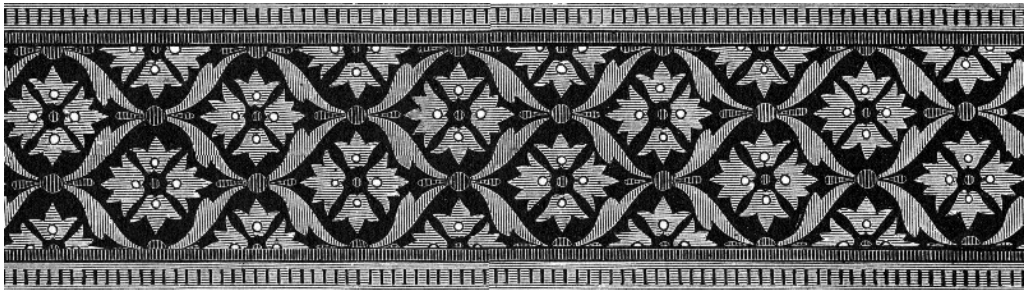
— Et après ? » D'un revers agacé de main, Robert balaya l'objection. « Elle est assez grande pour des fiançailles. On les marierait dans quelques années. » Il se remit à sourire. « À présent, debout, je te prie, dis oui, et le diable t'emporte !

— Rien ne me ferait davantage plaisir, Sire, répondit-il d'un ton mal assuré, mais..., mais je m'attendais si peu... M'est-il permis d'y réfléchir ? il me faut consulter ma femme...

— C'est ça, consulte-la, si tu le juges nécessaire, et mûris ta réponse sur l'oreiller. » Sur ces mots, il se pencha pour saisir la main de Ned et, sans ménagements, le remit sur pied. « Garde-toi seulement de me faire languir. La patience n'est pas mon fort. »

Alors, de funestes pressentiments envahirent Eddard Stark. Sa place était ici, dans le nord. Il jeta un regard circulaire sur les effigies de pierre qui l'entouraient, prit, dans le silence glacial de la crypte, une profonde inspiration. Il sentait les yeux des morts peser sur lui. Il les savait tous à l'écoute. Et l'hiver venait.





JON

Ainsi qu'il lui advenait parfois à l'improviste, mais de loin en loin, le sentiment de sa bâtardise enchantait soudain Jon Snow comme il tendait derechef sa coupe à une servante puis reprenait sa place au banc des jeunes écuyers. Aussi la saveur fruitée du liquide sur ses papilles lui mit-elle aux lèvres un sourire de satisfaction.

Malgré la fumée qui, lourde de relents de viandes rôties, de pain chaud, stagnait dans la grand-salle, se discernait sur les parois de pierre grise l'éclat des bannières alternées. Or, écarlate, blanc..., le cerf couronné des Baratheon, le lion des Lanister, le loup géant des Stark. Un rhapsode, là-bas, tout au bout, entonna une ballade aux accords de la grande harpe, mais à peine sa voix passait-elle la clameur du feu, le fracas des plats et des pots d'étain, la rumeur confuse de cent ivresses, car on fêtait déjà depuis plus de trois heures l'arrivée du roi.

Juste au bas de l'estrade où les maîtres de céans régalaient leurs souverains se trouvaient, avec les enfants royaux, les frères et sœurs de Jon. Eu égard à la solennité, Père les autoriserait sans doute à siroter un verre, mais pas davantage. Alors qu'ici, sur les bancs du commun, nul ne se souciait de vous empêcher de boire tout votre saoul.

Or Jon se découvrait précisément une soif d'homme que les « Cul-sec ! » rauques de son entourage émerveillé ne laissaient pas que d'aviver. Et il se délectait d'autant mieux des



exploits martiaux, cynégétiques et amoureux que s'assenaient ses compagnons. De joyeux drilles, assurément plus amusants que les princes du sang... La curiosité que lui inspiraient ces derniers, il l'avait rassasiée lors de l'entrée du cortège en les lorgnant tour à tour quasiment sous le nez.

En tête marchait la reine, aussi belle qu'on la réputait, sous la tiare de pierreries qui rehaussait son opulente chevelure d'or, et parée d'émeraudes aussi vertes que ses prunelles. Mais tandis que Père la menait vers l'estrade et l'y installait, elle affectait superbement de l'ignorer, souriant d'un sourire auquel Jon, tout gamin qu'il était, ne se méprit pas.

Lady Stark à son bras venait là-dessus le roi. Pis que décevant. Comment reconnaître jamais, dans ce poussah suant, barbu, cramoisi qui s'entravait dans ses brocards comme un rustre éméché, l'incomparable Robert Baratheon, le héros du Trident, le prince des guerriers, le géant des princes ressassé par Père ?

Derrière avançait la marmaille. Avec autant de dignité que le comportaient ses trois ans, petit Rickon ouvrait le ban, houspillé par Bran qui devait sans cesse le dissuader de s'arrêter pour des risettes. Sur leurs talons, Robb, aux couleurs des Stark, laine grise émaillée de blanc, conduisait la princesse Myrcella : un brin de fille allant sur ses huit ans, dont les boucles d'or cascadaient sous une résille sertie de bijoux. Surprenant au passage les regards furtifs et les sourires timorés qu'elle dédiait à son frère, Jon la décréta insipide, et l'air béat de celui-ci le convainquit qu'il était trop niais pour la juger stupide.

À ses demi-sœurs étaient échus les princes. À demi perdu sous sa toison platine, le grassouillet Tommen équipait Arya, et Sansa l'héritier du trône. Malgré ses douze ans, Joffrey dominait déjà d'un pouce, au grand dam de Jon, ses aînés du nord. Aussi blond que sa sœur, il avait les yeux vert sombre de sa mère, et sa nuque, ainsi que son écharpe d'or et son

grand collet de velours, disparaissait sous ses boucles tumultueuses. Agacé de voir Sansa radieuse en telle compagnie, le bâtard n'apprécia guère non plus la moue d'ennui dédaigneux que le jeune Baratheon promenait sur les aîtres de Winterfell.

Davantage l'intéressa le couple que formaient ensuite les fameux Lannister de Castral Roc. Il était impossible de les confondre. Jumeau de la reine Cersei, ser Jaime – le Lion – se distinguait tant par sa stature, sa chevelure d'or et la fulgurance de ses yeux verts que par un sourire aussi acéré qu'une dague. Des cuissardes noires et un manteau de satin noir contrastaient avec sa tunique de soie écarlate. Brodé sur sa poitrine en fils d'or rugissait d'un air de défi l'emblème de sa maison. De là venait le surnom qu'on lui décernait de face, quitte à l'affubler, dans son dos, du sobriquet moins noble de Régicide.

Jon, quant à lui, fut hypnotisé. *Voilà à quoi devrait, se dit-il, ressembler un roi.*

C'est sur ce seulement qu'à demi dissimulé par le premier lui apparut le dandinement du second, Tyrion. Le Lutin. Hideux benjamin de cette brillante couvée. Autant les dieux s'étaient montrés prodiges envers ses aînés, autant ils l'avaient, lui, mis à la portion congrue. Nabot, il n'arrivait pas à la ceinture de ser Jaime et, pour conserver l'allure, devait désespérément tricoter de ses jambes torses. Outre un crâne démesuré, il avait un faciès écrabouillé de brute qu'empirait la saillie monstrueuse du front. En dégoulinait une tignasse raide, filasse au point de paraître blanche, et entre les mèches de laquelle vous scrutaient si méchamment des yeux dépareillés, l'un vert et l'autre noir, que Jon demeura médusé.

Le défilé du haut parage s'acheva sur Benjen Stark, de la Garde de Nuit, qu'escortait le pupille de Père, Theon Greyjoy. En frôlant Jon, le premier lui décerna un chaleureux sourire, le second l'ignora délibérément, comme à l'accoutumée, d'ailleurs. Et, après que chacun eut gagné sa place, qu'on eut porté les toasts, échangé les compliments de rigueur, débuta le festin.

Depuis lors, Jon n'avait cessé de boire.

Soudain, quelque chose se frotta contre sa jambe, sous la table, et des yeux rouges lui adressèrent une prière muette. « Encore faim ? » demanda-t-il. Un demi-poulet au miel traînait sur la table. Il tendit la main pour y prélever un pilon puis, se ravisant, ficha son couteau dans la carcasse et la laissa choir entière entre ses pieds. À cet égard encore, il était plus chanceux que ses frères et sœurs. Eux n'avaient pas eu la permission d'amener leurs loups. Le roquet pullulant, en revanche, au bas bout de la salle, Fantôme n'offusquait personne.

Tout en maudissant la fumée qui lui piquait affreusement les yeux, Jon s'offrit une nouvelle lampée de vin puis s'amusa de la voracité de son protégé.

Dans le sillage du service, entre les tables, erraient des chiens. Flairant le poulet, une femelle noire de race indécise s'immobilisa tout à coup, patte en l'air, avant de se faufiler sous le banc pour réclamer sa part. Que donnerait la confrontation ? Jon se garda d'esquisser un geste. Avec un sourd grondement de gorge, la chienne approchait. Fantôme releva la tête et, en silence, darda sur elle ses prunelles incandescentes. Trois fois plus grosse que lui, l'intruse le défia d'un jappement rageur mais lui, sans bouger d'une ligne, se contenta de défendre son bien en découvrant ses crocs. Elle retroussa ses babines et se hérissa comme pour bondir, mais elle dut juger la partie risquée car, non sans un dernier grognement de pure dignité, elle finit par s'esquiver, tandis que, nullement ému, Fantôme se remettait à manger.

Avec un large sourire, Jon se pencha pour ébouriffer la fourrure blanche de l'animal qui, un instant, s'interrompit pour lui mordiller doucement la main.

« Est-ce là l'un des loups géant dont tout le monde me bassine ? » dit alors une voix familière.

À la grande joie de Jon, c'était Oncle Ben qui, tout en parlant, l'ébouriffait à son tour. « Oui, répondit-il, et Fantôme est son nom. »

Comme un écuyer suspendait ses contes orduriers pour lui faire place, Benjen Stark déploya ses longues jambes et, sitôt à califourchon sur le banc, saisit la coupe de son neveu : « Hm ! s'extasia-t-il sur une gorgée, du vin d'été..., rien de meilleur. Et tu en as déjà ingurgité beaucoup ? »

L'air malicieux de Jon le fit s'esclaffer : « Je vois..., autant que je craignais. Bravo. Sauf erreur, vois-tu, je n'avais même pas ton âge quand je me suis saoulé pour la première fois – mais, là, saoulé raide, loyalement ! » Là-dessus, il attrapa un oignon grillé tout dégoulinant de graisse juteuse dans lequel ses dents mordirent en crissant.

Par un singulier contraste avec ses traits émaciés, ravinés comme un éboulement rocheux, les yeux gris-bleu d'Oncle abritaient en permanence l'ombre d'une hilarité. Il avait troqué pour la fête l'austère tenue de la Garde de Nuit contre une riche tunique de velours noir, une large ceinture à boucle d'argent et de hautes bottes de cuir. Une lourde chaîne d'argent pendait à son cou. Tout en croquant dans son oignon, il examinait Fantôme d'un air amusé. « Terriblement paisible..., lâcha-t-il enfin.

— Il ne ressemble nullement aux autres, expliqua Jon. On ne l'entend jamais. C'est pour ça que je l'ai baptisé Fantôme. Et aussi parce qu'il est blanc. Alors que les autres ont un pelage sombre, du gris au noir.

— On en trouve encore, au-delà du Mur. Nous les entendons hurler, durant nos expéditions. Mais, dis-moi... » Son regard s'appesantit sur lui. « Tu ne manges pas, d'habitude, à la table de tes frères ?

— Si, répondit Jon d'un ton neutre. Mais, ce soir, lady Stark a craint d'offenser la famille royale en mêlant un bâtard aux princes.

— C'est donc ça... » Par-dessus l'épaule, Oncle jeta un regard vers l'estrade, tout au bout. « Mon frère n'a pas l'air d'avoir le cœur à la fête, aujourd'hui. »

Jon l'avait également remarqué. Sa position scabreuse l'obligeait à deviner le dessous des choses, à déceler les vérités que les gens camouflent au fond de leurs yeux. Si Père déployait tous ses trésors de courtoisie, Jon discernait en lui comme une roideur inconnue. Il parlait peu, promenait sur la salle des regards couverts et qui ne voyaient rien. À deux sièges de lui, le roi n'avait cessé de boire depuis des heures, et sa large face prenait, derrière le poil noir, un ton violacé. Il portait santé sur santé, riait à gorge déployée pour la moindre blague, se précipitait sur tous les mets tel un homme affamé, tandis qu'à ses côtés Cersei semblait sculptée dans un bloc de glace. « La reine est furieuse, observa Jon d'un air détaché. Père a emmené le roi dans les cryptes, cet après-midi, bien qu'elle s'y opposât. »

Benjen le jaugea d'un regard appuyé : « Il ne t'échappe pas grand-chose, n'est-ce pas, Jon ? Nous aurions besoin d'hommes de ta trempe, au Mur... »

Jon se rengorgea. « Robb manie mieux la lance, mais je le domine à l'épée. Et Hullen me prétend aussi sûr cavalier que quiconque dans le château.

— Pas mal...

— Emmène-moi quand tu repartiras, supplia Jon, brusquement. Père m'accordera la permission, je le sais, si tu l'en pries toi-même. »

Après l'avoir considéré quelque temps, Oncle repartit : « Le Mur n'est pas un lieu de tout repos, Jon. Pour un garçon de ton âge...

— Mais je suis presque un homme fait ! l'interrompit-il. Je vais sur mes quinze ans, et mestre Luwin assure que les bâtards sont plus précoces que les enfants ordinaires.

— Ce n'est pas faux... », convint Benjen, non sans une moue dubitative, tout en empoignant un pichet pour remplir la coupe, avant de s'offrir une bonne lampée.

Jon insista : « Daeren Targaryen – l'un de ses héros favoris – n'avait que quatorze ans lorsqu'il conquit Dorne.

— Une conquête sans lendemain, objecta Ben. Ton blanc-bec perdit dix mille hommes pour s'emparer de la ville et cinquante mille autres pour tenter de la conserver l'espace d'un été. On aurait dû le prévenir que la guerre n'était pas un jeu. » Il déglutit une nouvelle gorgée, s'essuya la bouche et reprit : « Sans compter qu'il mourut à dix-huit ans. Tu sembles oublier ce détail...

— Je n'oublie rien ! fanfaronna Jon que l'alcool rendait effronté et qui, pour se grandir, essayait de se tenir très droit. Je veux entrer dans la Garde de Nuit. »

Ce projet, il l'avait ruminé, mûri sans complaisance au long des longues insomnies qui, dans le noir, l'isolaient de ses frères endormis. Un jour, Robb hériterait de Winterfell et, en tant que gouverneur du Nord, commanderait des armées puissantes. Bran et Rickon lui serviraient de bannerets, tiendraient en son nom chacun des places fortes. Arya et Sansa épouseraient quelque aîné de grande maison et iraient dans le sud régner sur leurs propres terres. Mais le bâtard, lui, que pouvait-il se flatter d'obtenir ?

« Tu ne sais de quoi tu parles, Jon. La Garde de Nuit se compose de frères jurés. Nous n'avons pas de famille. Nul d'entre nous n'engendrera de fils. Le devoir nous tient lieu d'épouse, l'honneur de maîtresse.

— Un bâtard aussi peut être homme d'honneur ! Je suis prêt à prononcer vos vœux.

— Tu n'as que quatorze ans, tu n'es pas un homme. Pas encore. Aussi longtemps que tu n'auras pas connu de femme, tu seras incapable de concevoir à quoi tu renoncerais.

— Mais je m'en soucie comme d'une guigne !

— Parce que tu en ignores tout. Si tu évaluais exactement de quel prix se paie ce serment, tu serais peut-être moins chaud, mon fils.

— Je ne suis pas ton fils ! explosa Jon, sans plus pouvoir maîtriser son exaspération.

— Je le déplore bien assez », soupira Ben en se dressant. Puis il lui posa la main sur l'épaule et ajouta : « Écoute..., reviens me trouver quand tu auras quelques bâtards à ton actif. Alors, nous verrons comment tu t'en portes.

— Je n'aurai jamais de bâtard, répliqua Jon d'une voix tremblante, tu m'entends ? *jamais !* » répéta-t-il, venimeux. Au même instant, il prit conscience du silence qui s'était brusquement fait autour de la table, des regards tous posés sur lui. Au bord des larmes, il se leva gauchement. « Veuillez m'excuser », hoqueta-t-il en se composant vaille que vaille un air digne, puis une pirouette lui permit de se sauver dans l'espoir de cacher ses larmes. Mais il avait dû boire à son insu plus que de raison, car ses pieds s'emmêlaient sous lui et, comme il tentait de gagner la sortie, son roulis lui fit heurter une servante et envoya se fracasser au sol, dans un éclat de rire général, un flacon de vin épicé. À ce nouveau coup, il sentit des gouttes chaudes rouler sur ses joues et une main secourable le soutenir. Alors, il se dégagea violemment et se mit à courir presque en aveugle, Fantôme contre ses chevilles, vers la délivrance, la nuit...

Il trouva la cour paisible et déserte. Seule, aux créneaux du premier rempart, là-haut, veillait, frileusement enveloppée dans son manteau, une sentinelle à qui son attitude lasse et pelotonnée, son isolement donnaient un aspect misérable, mais Jon eût volontiers pris sa place à l'instant. Hormis cela, ténèbres, ténèbres et silence tels que, subitement, Winterfell lui remémora l'image funèbre d'une forteresse abandonnée visitée jadis. Rien n'animait celle-ci que la bise, et ses pierres demeuraient obstinément muettes sur ses anciens habitants...

Par les baies ouvertes se déversaient derrière lui des flots de musique, des chants. La dernière des choses dont il eût envie. D'un revers de manche, il se torcha le nez, furieux de s'être ainsi laissé aller, et il se disposait à prendre le large quand un appel : « Hé, toi ! » le fit se retourner.

Assis sur la corniche qui surplombait la porte de la grande-salle et aussi laid qu'une gargouille, Tyrion Lannister lui grimaçait un sourire affable, qui s'enquit : « C'est un loup ? »

— Un loup géant. Il s'appelle Fantôme. » La vue du gnome avait instantanément dissipé sa détresse. « Que faites-vous donc, perché là ? Vous boudez la fête ? »

— Trop chaud, trop de bruit. Puis j'avais trop bu et, si j'en crois mes éducateurs, il est malséant de dégobiller sur son frère. Tu permets que je voie ta bête de plus près ? »

Après une seconde d'hésitation, Jon opina gravement. « Dois-je aller vous chercher une échelle ? »

— Du diable, l'échelle ! » ricana l'autre, et il se jeta dans le vide. Avec une stupeur mêlée d'angoisse, Jon le vit alors tournoyer comme une balle, atterrir sur les mains, rebondir vers l'arrière et s'immobiliser, pieds joints. Fantôme, lui, recula, méfiant.

Tout en s'époussetant, le nain se mit à glousser : « Désolé, je crois que je lui ai fait peur. »

— Du tout », bougonna Jon qui, s'agenouillant, prit sa voix câline : « Fantôme..., viens. Allons... Là. »

À pas feutrés, le louveteau s'était rapproché jusqu'à lui lécher la figure, mais son œil ne lâchait pas Tyrion et, lorsque celui-ci prétendit le caresser, ses babines se retroussèrent sur un avertissement muet. « Hou ! farouche..., commenta l'autre. »

— Assis, Fantôme, commanda Jon. Bien. Calme, maintenant, calme... Vous pouvez le toucher, à présent, il ne bronchera pas. Je l'ai dressé à m'obéir au doigt et à l'œil.

— Je vois, dit le nain, qui se mit à flatter la bête entre les oreilles. Gentil petit loup.

— En mon absence, il vous sauterait à la gorge, affirma Jon, quoique l'assertion fût pour le moins prématurée.

— Dans ce cas, tu fais bien de te trouver là, rétorqua le nain en inclinant son énorme tête pour lui décocher un regard louche de ses yeux vairons. Je suis Tyrion Lannister.

— Je sais », dit Jon en se relevant. Une fois debout, il dépassait le nain, et ce constat lui fit un effet bizarre.

« Quant à toi, tu es le bâtard de Ned, n'est-ce pas ? »

Brusquement glacé jusqu'aux moelles, Jon se mordit les lèvres sans répondre.

« Navré si je t'ai fâché, mais les nains sont dispensés de tact. Des générations de bouffons qui cabriolent en livrée bigarrée m'ont valu le droit de m'accouttrer à la diable et de proférer toutes les horreurs qui me traversent la cervelle. » Un large sourire l'illumina. « Tu n'en es pas moins le bâtard.

— Lord Eddard Stark est en effet mon père », admit-il sèchement. Avec effronterie, l'autre le dévisagea. « Oui, dit-il, et ça se voit. Tu tiens du nord plus que tes frères.

— Demi-frères, rectifia Jon qui, secrètement ravi de l'observation, préférerait n'en rien montrer.

— Laisse-moi te donner un conseil, reprit Tyrion. N'oublie jamais ce que tu es, car le monde ne l'oubliera pas. Puisse là ta force, ou tu t'en repentiras comme d'une faiblesse. Fais-t'en une armure, et nul ne pourra l'utiliser pour te blesser. »

Mais Jon n'était pas d'humeur à supporter les conseillers. Il maugréa : « Comme si vous saviez ce qu'est la bâtardise !

— Aux yeux de leur père, les nains sont toujours bâtards.

— Mais vous êtes par votre mère un Lannister légitime...

— Ça..., riposta Tyrion d'un air sardonique, va en persuader le seigneur mon père. Comme ma mère est morte en me donnant le jour, il n'a jamais pu obtenir de confirmation.

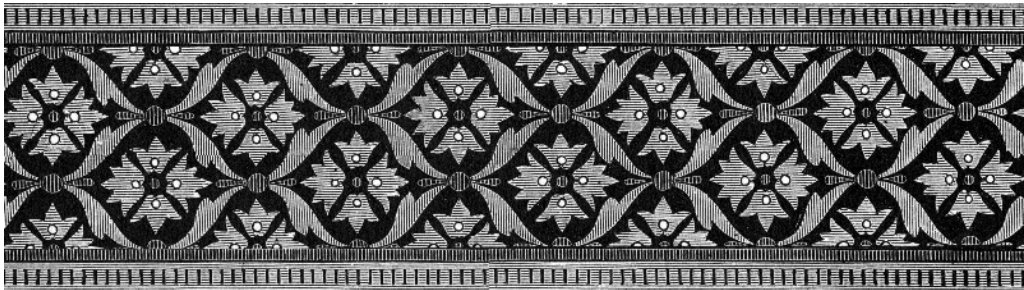
— Moi, j'ignore même qui fut ma mère.

— Une femme, je présume. Il n'y a guère d'exceptions. » Il gratifia le garçon d'un sourire sinistre. « Souviens-toi de ceci, mon garçon : tous les nains peuvent être bâtards, mais tous les bâtards ne sont pas forcés d'être nains. »

Jon

À ces mots, il tourna les talons et, sans se presser, repartit festoyer tout en sifflotant. Mais, au moment où il poussa la porte, la lumière en provenance de l'intérieur déginganda sa silhouette en travers de la cour et, quelques secondes, lui décerna une prestance véritablement royale.





CATELYN

De tous les appartements de Winterfell, ceux de Catelyn étaient les plus douille. Il était rarement nécessaire d'y faire du feu. Les bâtisseurs du château avaient capté les sources chaudes sur lesquelles il s'élevait pour en irriguer, tel un organisme vivant, fondations et murailles, en attiédir les immenses salles de pierre, entretenir dans les jardins d'hiver une chaleur humide et empêcher la terre d'y geler. Dans les nombreuses courettes à ciel ouvert flottait nuit et jour la vapeur des bassins. Et si ces aménagements n'importaient guère, à la belle saison, ils séparaient, durant la mauvaise, la vie de la mort.

Ainsi l'eau brûlante embuait-elle en permanence les bains de lady Stark, et les murs de sa chambre avaient sous la main le moelleux d'une chair. Cette ambiance douce lui rappelait Vivesaigues, le soleil et les jours enfuis, Edmure et Lysa..., mais Ned ne pouvait la souffrir. « L'élément naturel des Stark est le froid », disait-il volontiers, s'attirant chaque fois la réplique moqueuse que, dans ce cas, ils s'étaient singulièrement trompés de site pour édifier leur demeure.

Il ne s'en laissa pas moins, sitôt dénouée leur étreinte, rouler de côté, selon son usage invariable, et, sautant à bas du lit, traversa la pièce, écarta les lourdes draperies puis, une à une, ouvrit toutes grandes à l'air de la nuit les hautes fenêtres en forme de meurtrières.



Catelyn remonta les fourrures jusqu'à son menton et le contempla, dressé contre les ténèbres et les mugissements du vent. Sa nudité, ses mains vacantes le faisaient paraître moins grand, plus vulnérable, tel enfin que le tout jeune homme épousé quinze longues années plus tôt. Les reins encore endoloris, mais non sans agrément, par la frénésie de l'assaut, elle se surprit à souhaiter qu'y lève la graine. Trois ans déjà depuis Rickon. Elle n'avait pas encore passé l'âge. Oh, lui donner un nouveau fils...

« Je vais refuser », dit-il en se retournant brusquement, l'air hagard et la voix mal assurée.

Elle se mit sur son séant. « Tu ne peux pas. Tu ne dois pas.

— Mon devoir est ici. Je n'ai aucune envie d'être la Main de Robert.

— Il ne le comprendra pas. Il est roi, maintenant, et les rois diffèrent du commun des mortels. Si tu refuses de le servir, il s'en étonnera puis, tôt ou tard, te suspectera d'être un opposant. Ne vois-tu pas quel danger tu nous ferais courir ? »

Il secoua la tête d'un air incrédule. « Aucun. Il ne saurait vouloir de mal ni à moi ni aux miens. Nous étions plus liés que des frères. Il m'aime. Mon refus le fera rugir, maudire, tempêter puis, dans huit jours, nous en rirons tous deux. Je le connais... par cœur !

— Tu connaissais l'homme. Le roi, lui, t'est étranger. » L'idée de la louve morte dans la neige, un andouiller fiché en travers de la gorge, la hantait. Il fallait coûte que coûte dessiller Ned. « L'orgueil est tout pour un roi, beau sire. Robert s'est donné la peine de venir jusqu'ici t'offrir en personne ces honneurs insignes, et tu les lui jetterais à la face ?

— Trop d'honneur ! ricana-t-il amèrement.

— Pas à ses yeux, répliqua-t-elle.

— Ni aux tiens, c'est ça ?

— Ni aux miens », riposta-t-elle vertement. Tant d'aveuglement l'irritait. « Et sa proposition de fiancer nos enfants, comment la qualifies-tu ? Sansa régnerait un jour, et ses

propres fils exerceraient un pouvoir absolu sur les territoires allant du Mur aux pics de Dorne. Que trouves-tu là de si fâcheux ?

— Bons dieux ! Catelyn..., Sansa n'a que *onze* ans, et Joffrey..., Joffrey est...

— L'héritier du Trône de Fer, conclut-elle vivement. Moi, j'avais douze ans quand mon père m'engagea à ton frère. »

Cette riposte amena sur les lèvres de Ned un rictus aigre. « À Brandon. Voilà. Brandon, lui, saurait quoi faire. Il savait toujours, Brandon. D'office. Tout lui revenait, à Brandon. Toi, Winterfell, tout. Tout et le reste. Il était né pour faire une Main du Roi comme pour engendrer des reines. Pour vider cette coupe que pas un instant je ne songeai lui disputer.

— Il se peut. Mais sa mort te l'a transmise et, que tu le veuilles ou non, force t'est d'y boire. »

Se détournant d'elle, il affronta de nouveau la nuit. Les yeux perdus dans les ténèbres, que scrutait-il ? la lune et les étoiles ? ou, tout simplement, les sentinelles du chemin de ronde ?

En le voyant si malheureux, elle se radoucit. Il l'avait épousée, selon la coutume, pour suppléer Brandon, et l'ombre du frère disparu n'avait cessé de s'interposer. Tout comme celle de la femme dont il avait eu son bâtard et qu'il se gardait de nommer.

Elle s'apprêtait néanmoins à le rejoindre, face à la nuit, quand, contre toute attente, on heurta à la porte, et sans ménagements. Ned se retourna, les sourcils froncés. « Qu'y a-t-il ?

— C'est mestre Luwin, répondit Desmond derrière le vantail. Il est là, dehors, et demande à être reçu d'urgence.

— J'avais interdit que l'on me dérange.

— Oui, messire. Mais il insiste.

— Bon. Introduis-le. »

Comme Ned enfilait à la hâte un lourd cafetan, Catelyn prit soudain conscience du froid survenu. S'enfouissant sous ses

fourrures, elle murmura : « Ne pourrait-on fermer les fenêtres ? »

Il acquiesça d'un air absent, tandis que pénétrait le visiteur.

C'était un petit homme gris aux yeux gris, vifs et pénétrants. L'âge avait passablement clairsemé ses mèches grises. Sa robe de laine grise à parements de fourrure blanche l'avouait assez de la maisonnée. De ses longues manches flottantes munies de poches intérieures où il ne cessait de fourrer des objets, le vieil homme extrayait avec la même prodigalité tantôt des livres, tantôt des messages ou bien des tas de trucs bizarres ou encore des jouets pour les enfants, tant de choses enfin que Catelyn s'émerveillait toujours qu'il pût encore lever, si peu que ce fût, les bras.

Il attendit que la porte se fût refermée pour ouvrir la bouche. « Messire, dit-il, daignez me pardonner de troubler votre repos, mais on m'a laissé un message.

— *Laissé ?* grogna Ned d'un air agacé, qui, *on ?* Est-il venu un courrier ? Je n'en ai rien su...

— Il ne s'agit pas de cela, messire, mais d'un coffret de bois sculpté que l'on a déposé sur la table de l'observatoire pendant que je sommeillais. Mes gens n'ont vu personne, mais seul un membre de l'escorte royale a pu opérer, puisqu'aucun autre visiteur ne nous est arrivé du sud.

— Un coffret de bois, dites-vous ? intervint Catelyn.

— Oui, dame. À l'intérieur se trouvait une lentille astronomique. Le dernier cri. Une merveille, manifestement fabriquée à Myr. Les opticiens de Myr n'ont pas de rivaux. »

Ned s'était renfrogné. Ce genre de sujet l'impatençait vite. « Une lentille..., et alors ? En quoi cela me concerne-t-il ?

— C'est aussi ce que je me suis demandé, répondit Luwin. À l'évidence, il ne fallait pas s'arrêter aux dehors d'un tel envoi. »

Sous son amas de fourrures, Catelyn se sentit frissonner. « Une lentille est un instrument censé vous acérer la vue...

— Exactement. » Il tripotait le collier de son ordre, une lourde chaîne qui, sous sa robe, lui ceignait étroitement le col et dont un métal spécifique distinguait chaque maillon.

À nouveau, Catelyn éprouvait les affres d'une terreur sourde. « Mais, dans ce cas, que prétend-on nous faire voir avec davantage de netteté ?

— Je me suis posé la même question, dit mestre Luwin en extirpant de sa manche un document soigneusement roulé, et j'ai découvert ceci, la véritable réponse, dissimulé dans un double fond. Mais il ne m'appartient pas de le lire.

— Dans ce cas, donnez, dit Ned, main tendue.

— Sauf votre respect, messire, s'excusa le vieux, il ne vous est pas destiné non plus. Il porte la mention "Pour lady Catelyn, et pour elle seule". Puis-je approcher, dame ? »

De peur de trahir son trouble, elle se contenta d'un signe affirmatif, et il vint déposer sur la table de chevet le message, scellé d'une gouttelette de cire bleue. Et une révérence annonçait son intention de se retirer quand Ned l'arrêta : « Restez », ordonna-t-il d'un ton grave. Puis, à Catelyn : « Qu'avez-vous, ma dame ? Vous tremblez...

— J'ai peur », avoua-t-elle. Elle tendait ce disant une main fébrile vers la lettre et, dans son émoi, ne prit pas même garde que ses fourrures glissaient, révélant sa nudité. Dans la cire bleue se lisaient les armes lune-et-faucon d'Arryn. « C'est de Lysa, murmura-t-elle avec un regard éperdu vers son mari, et je pressens là du malheur, Ned. Je le sens !

— Ouvrez », dit-il, encore rembruni.

Elle rompit le cachet.

Puis ses yeux parcoururent des mots qui, de prime abord, ne signifiaient strictement rien. Enfin, brusquement, elle se souvint, balbutia : « Elle a pris toutes ses précautions. Elle m'a écrit dans la langue qu'enfants nous nous étions inventée...

— Tu comprends ?

— Oui.

— Lis.

— Peut-être devrais-je prendre congé ? suggéra mestre Luwin.

— Non, répondit-elle. Vos conseils nous seront précieux. » Repoussant les fourrures, elle se glissa hors du lit, traversa la chambre. Sur sa peau nue, le froid de la nuit lui fit l'effet d'une pierre tombale.

Mestre Luwin détourna pudiquement les yeux. Fort choqué lui-même, Ned protesta : « Devant notre hôte... ! »

— Notre hôte a mis au monde mes cinq enfants, rétorqua-t-elle, et l'heure n'est pas aux pudibonderies. »

Alors, il s'exclama : « Que diable fais-tu ? »

— J'allume du feu. » Et, de fait, après avoir enfilé une robe de chambre, elle s'accroupit devant le foyer, glissa le message dans le petit bois, empila par-dessus plusieurs grosses bûches.

Un instant suffoqué, Ned se précipita, la prit par le bras, la contraignit à se relever et, la maintenant d'une main ferme, martela, face contre face : « Parle, dame ! que dit le message ? »

Il la sentit se raidir. « C'est un avertissement, répondit-elle doucement, pour qui veut entendre. »

Il planta ses yeux dans les siens. « Ensuite ? »

— John Arryn est mort assassiné. »

Les doigts se crispèrent sur son bras. « Par qui ? »

— Les Lannister. La reine. »

Il la relâcha, marbrée d'empreintes rouges. « Bons dieux ! » souffla-t-il, puis, d'une voix rauque : « Ta sœur est complètement folle. Son chagrin la fait délirer. »

— Elle ne délire pas. Tout exaltée qu'elle est, je te l'accorde, elle a froidement chiffré son message et mis toute son intelligence à le dissimuler. Qu'il tombât en de mauvaises mains, c'en était fait d'elle, à coup sûr. Tenter de nous alerter prouve assez qu'elle ne se berce pas de vagues soupçons. Du reste, et quoi qu'il en soit..., reprit-elle en le regardant droit dans les yeux, nous n'avons décidément plus le choix. Il te

faut accepter l'offre de Robert et l'accompagner dans le sud afin de connaître la vérité. »

Mais elle avait à faire à forte partie.

« Mes vérités à moi se trouvent ici. Le sud est un nid de vipères, je ne tiens pas à m'y aventurer. »

Depuis un moment, mestre Luwin triturait sa chaîne, en homme qui n'ose intervenir, au point où celle-ci lui échauffait la peau fragile de la gorge. « La Main du Roi dispose d'immenses pouvoirs, messire, risqua-t-il enfin. Notamment celui de faire la lumière sur la mort de lord Arryn et celui de livrer ses éventuels meurtriers à la justice du souverain. Plus, accessoirement, celui de protéger la veuve et l'orphelin, si le pire devait s'avérer... »

Au regard traqué dont il balaya la chambre, le cœur de Catelyn bondit vers Ned, mais elle réprima sa tendresse conjugale en faveur de ses enfants. Il fallait d'abord vaincre. « Tu prétends aimer Robert en frère. Laisseras-tu ton frère à la merci des Lannister ?

— Que les Autres vous emportent tous deux ! » grommela-t-il en leur tournant le dos pour aller se planter devant la fenêtre. L'un et l'autre attendirent, muets, qu'il eût achevé ses adieux silencieux à la demeure qu'il chérissait. Et lorsque, enfin, il revint vers eux, ses yeux brillaient d'un éclat humide, et c'est d'une voix lasse et pleine de mélancolie qu'il bougonna : « Mon père ne se rendit qu'une fois dans le sud, et parce qu'un roi l'y convoquait. Sa maison ne le revit jamais.

— Une autre époque, insinua Luwin, et un autre roi.

— Mmouais, convint-il sourdement en prenant place auprès de l'âtre. Catelyn ? Tu resteras à Winterfell. »

Ces mots la glacèrent. « Non », protesta-t-elle, affolée. Que voulait-il donc ? la punir ? l'empêcher de jamais le revoir ? la priver pour jamais de ses embrassements ?

« Si. » Le ton se voulait sans réplique. « Tu dois gouverner le nord à ma place, pendant que je... ferai les courses de Robert. Winterfell ne peut se passer de Stark. Robb a quatorze

ans, mais il ne tardera guère, hélas, à être un homme fait. Il convient qu'il apprenne à tenir son rôle, et je ne serai pas là pour le lui enseigner. Associe-le à tes Conseils. Qu'il soit prêt, quand sonnera l'heure.

— Les dieux veuillent qu'elle ne sonne pas de sitôt, bredouilla Luwin.

— Mestre Luwin, j'ai autant de confiance en vous que dans mon propre sang. Secondez ma femme en toutes choses, petites et grandes. Apprenez à mon fils ce qu'il doit savoir. L'hiver vient... »

Le vieil homme acquiesça gravement. Puis le silence se fit, sans que de longtemps Catelyn trouvât le courage de poser les questions qui l'angoissaient par-dessus tout.

« Et les autres enfants ? »

Ned se leva, la prit dans ses bras de manière que leurs visages se touchaient presque et dit tendrement :

« Vu son âge, tu garderas aussi Rickon. Les autres, je les emmène.

— Je ne le supporterai pas, dit-elle, horrifiée.

— Tu le dois. Sansa épousera Joffrey, voilà qui est clair, désormais, sans quoi nous *leur* deviendrions suspects. Il est d'ailleurs largement temps qu'Arya s'initie aux manières d'une cour du sud. Elle aura dans peu d'années l'âge aussi de se marier. »

Sansa serait l'ornement du sud, pensa Catelyn, et Arya, certes, avait grand besoin de se dégrossir... Non sans répugnance, elle se laissait amputer de ses filles. Mais pas de Bran. Pas de Bran, jamais. « Soit, dit-elle, mais, par pitié, Ned, pour l'amour de moi, laisse-moi Bran. Il n'a que sept ans...

— J'en avais huit lorsque mon père m'expédia aux Eyrié, répondit-il. En outre, ser Rodrik m'a mis en garde contre l'aversion que se portent Robb et Joffrey. Elle complique encore les choses, mais Bran est capable de les assainir, avec

sa douceur, son caractère aimable et rieur. Permits qu'il grandisse dans la compagnie des petits princes, permets-lui de s'en faire des amis tels que Robert pour moi. Notre maison n'en sortira que renforcée. »

Il disait vrai, mais elle avait beau le savoir, le déchirement n'en demeurerait pas moins atroce. Elle allait donc les perdre tous les quatre, lui, leurs deux filles et Bran, Bran le bien-aimé ? Il ne lui resterait que Robb et Rickon ? D'avance, elle se sentait orpheline. Quel désert immense que Winterfell, sans eux... « Alors, tu l'empêcheras de grimper partout, supplia-t-elle bravement, tu sais comme il est casse-cou... »

Il baisa les larmes prêtes à ruisseler. « Merci, ma dame, souffla-t-il, je sais combien te coûte ce sacrifice.

— Et Jon Snow, messire ? » s'enquit mestre Luwin.

À ce nom, Ned sentit sa femme se raidir. Il la repoussa.

Que nombre d'hommes eussent des bâtards, elle l'avait toujours su. Aussi ne s'étonna-t-elle guère en apprenant, dès leur première année de mariage, que Ned avait engrossé l'on ne savait quelle fille de rencontre au cours de ses campagnes. Eux-mêmes étaient séparés, à cette époque-là, lui guerroyant dans le sud, elle à l'abri derrière les remparts de son père, à Vivesaigues, et la virilité a ses exigences, après tout. Au surplus, nourrir le petit Robb lui tenait alors plus à cœur que les fredaines lointaines d'un époux tout juste entrevu. Les plaisirs que celui-ci pouvait prendre entre deux batailles, elle leur accordait sa bénédiction, sûre qu'il pourvoirait, le cas échéant, aux besoins de sa progéniture...

Seulement, il ne se contenta pas d'y pourvoir. Les Stark n'étaient pas des hommes ordinaires. Il ramena le bâtard et, au vu et au su du nord tout entier, l'appela « mon fils ». De sorte que lorsque, la guerre achevée, Catelyn elle-même fit son entrée à Winterfell, Jon et sa nourrice y étaient déjà établis à demeure.

Elle en fut intimement blessée. Ned ne soufflait mot de la mère, mais il n'est pas de secret qui vaille, dans un château.

Catelyn n'eut que trop lieu d'entendre ses femmes colporter les ragots cueillis aux lèvres mêmes des soudards. Tout susurrerait un nom, ser Arthur Dayne, l'Épée du Matin, le plus redoutable des sept chevaliers qui formaient la garde personnelle d'Aerys le Dément. Tout détaillait sa mort au terme d'un combat singulier avec le maître de céans. Tout contait comment, par la suite, ce dernier avait rapporté l'arme du vaincu à sa sœur, dans la forteresse des Météores, au bord de la mer d'Été. Tout vantait la jeunesse et la beauté de cette lady Ashara Dayne, sa taille, sa pâleur, la fascination de ses yeux violets. Tout... Et il ne fallut pas moins de deux interminables semaines à Catelyn pour oser enfin réclamer la vérité là-dessus, pour la réclamer sans détours, une nuit, sur l'oreiller.

C'est d'ailleurs la seule fois, la seule en quinze ans, où elle eut peur de lui. « Ne me questionnez jamais sur Jon, trancha-t-il, glacial. Il est de mon sang, voilà qui doit vous suffire. Et à présent, madame, dites-moi d'où vous tenez vos informations. » Son vœu d'obéissance la forçait d'avouer. Dès cet instant cessèrent les rumeurs et, plus jamais, les murs de Winterfell n'ouïrent prononcer le nom d'Ashara Dayne.

Cette femme, au demeurant, quelle qu'elle fût, Ned devait l'avoir follement aimée, car Catelyn eut beau dépenser des trésors d'adresse, jamais il ne se laissa convaincre d'éloigner son Jon. Le seul de ses griefs qu'elle ne parvint pas à lui pardonner. Elle en était venue à le chérir de toute son âme, à ceci près que son âme demeurait close pour le bâtard. Elle aurait pu, pour l'amour de Ned, lui en passer dix, à condition de ne pas les voir. Celui-ci, elle l'avait constamment sous les yeux. Et plus il grandissait, plus il ressemblait à son père, infiniment plus que les enfants légitimes de celui-ci. Et cela, dans un certain sens, empirait l'aversion qu'elle lui vouait. « Il doit partir, articula-t-elle.

— Il s'entend si bien avec Robb, plaida Ned, j'avais espéré...

— Il ne peut rester, coupa-t-elle. Il est ton fils, non le mien. Je ne veux pas de lui. » Pour être durs, ces mots exprimaient la stricte vérité. Il ne serait pas généreux à Ned de laisser Jon à Winterfell.

Il eut un regard d'angoisse. « Mais..., mais tu sais bien que je ne puis le prendre. Il n'aura pas sa place à la Cour. Avec le sobriquet qu'il porte..., tu sais ce qu'on dira de lui. On le traitera en paria. »

Elle cuirassa son cœur contre cette prière implicite. « On assure pourtant que ton ami Robert a une bonne douzaine de bâtards à son palmarès.

— Mais aucun d'entre eux ne se montre à la Cour ! explosa-t-il. La Lannister y a veillé... Oh, Catelyn, Catelyn, comment peux-tu te montrer si cruelle ? Jon n'est qu'un gosse, il... »

Peu soucieux d'en entendre davantage ou de le voir passer les bornes, mestre Luwin s'interposa. « Il existe une solution, dit-il d'un ton placide. Voilà quelques jours, votre frère, Benjen, est venu me consulter à propos de Jon. À ce qu'il semble, ce dernier aspire à la tenue noire.

— Il aurait... – Ned semblait révolté – il aurait demandé à entrer dans la Garde de Nuit ? »

Catelyn se garda de piper mot. Autant laisser Ned ruminer la chose. Toute intervention serait oiseuse, voire malvenue. Mais elle aurait volontiers sauté au cou du vieil homme. Sa solution était parfaite. L'état de frère juré interdisait à Ben la paternité. Jon lui tiendrait lieu de fils puis, le temps venu, prononcerait à son tour ses vœux. Ainsi n'engendrerait-il jamais de rivaux éventuels aux héritiers naturels de Winterfell.

« Mais c'est un grand honneur, dit Luwin, que de servir au Mur, messire.

— Sans compter que même un bâtard peut y accéder aux plus hautes responsabilités..., ajouta Ned, soudain songeur, encore que sa voix trahît encore maintes réserves. Mais il est

si jeune... Il le demanderait une fois adulte, pourquoi pas ? mais à quatorze ans...

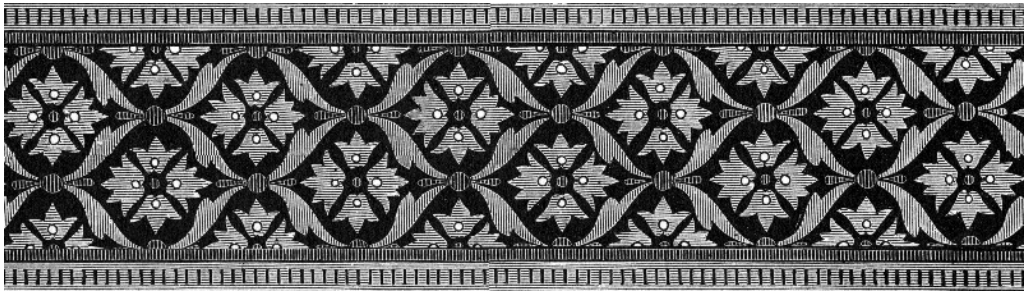
— Rude sacrifice, convint le vieux, mais ces temps sont rudes, messire. Serait-il là vraiment plus mal loti qu'à votre place vous-même ou Madame ? »

À la pensée des trois enfants qu'il lui fallait perdre, Catelyn se retint difficilement de hurler. À nouveau, Ned alla confronter à la nuit sa longue figure chagrine puis, sur un long soupir, pivota et rompit le silence. « Hé bien, dit-il à mestre Luwin, je suppose que l'on ne saurait trouver mieux. J'en toucherai deux mots à Ben.

— Et Jon, quand l'avertirons-nous ? demanda le vieux.

— Quand je le jugerai nécessaire. Songeons d'abord à tous nos préparatifs. Il nous reste une quinzaine de jours avant de pouvoir partir. Je préférerais ne pas lui gâcher ce délai de grâce. L'été s'achèvera bien assez tôt, tout comme l'enfance... L'heure venue, je l'aviserai en personne. »





ARYA

Une fois de plus, tout partait de travers.

De dépit, elle délaissa le calamiteux spectacle de ses points pour lancer un coup d'œil du côté où Sansa cousait parmi ses compagnes. Les travaux d'aiguille de Sansa étaient incomparables. Ils ralliaient tous les suffrages. « Ils sont aussi jolis qu'elle, disait un jour septa Mordane à Mère, et elle a des doigts si fins, si déliés ! » Puis, comme lady Catelyn s'enquerrait des progrès d'Arya, la vieille nonne renifla : « Arya ? des pattes de charron. »

Brusquement anxieuse que la septa n'eût surpris sa pensée, elle guigna furtivement vers l'angle opposé, mais sa tortionnaire avait mieux à faire en ce jour que de la surveiller. Assise auprès de la princesse Myrcella, elle s'éreintait en sourires, en flagorneries. C'était, de son propre aveu à la reine, une fête si rare, un privilège si précieux que d'enseigner les arts d'agrément à une altesse royale ! Certes, aux yeux d'Arya, les points de Myrcella partaient aussi quelque peu de travers, mais les airs béats de septa Mordane juraient du contraire.

Elle revint à son ouvrage puis, ne sachant comment l'amener, finit, non sans soupirs, par reposer l'aiguille et par reporter sa maussaderie sur sa sœur. Tout en travaillant, celle-ci bavardait gaiement. Blottie à ses pieds, la petite Beth Cassel, fille de ser Rodrik, buvait ses moindres propos, tandis que



Jeyne Poole se contorsionnait pour lui chuchoter des choses à l'oreille.

« De quoi parlez-vous ? » demanda brusquement Arya.

Ouvrant de grands yeux effarés, Jeyne se mit à rire d'un air niais. Sansa parut interdite. Beth rougit. Arya insista : « Hé bien ? »

En tapinois, Jeyne s'assura que septa Mordane n'écoutait pas, la vit s'esclaffer, aussitôt imitée par le rond de dames, sur un mot de la princesse Myrcella.

« Nous causions du prince », répondit Sansa, de sa voix suave comme un baiser.

Du prince ? Il pouvait s'agir seulement de Joffrey. Du grand, du beau prince. Du cavalier de Sansa, durant les festivités. Pas du lardon bouffi dont elle-même avait écopé. Naturellement.

« Il a le béguin pour ta sœur », se trémoussa Jeyne, aussi flattée que d'un succès personnel. En tant que fille de l'intendant de Winterfell ou qu'amie intime de Sansa ? « Il lui a dit qu'elle était très belle...

— Il va l'épouser, prononça Beth d'une voix rêveuse en se berçant dans ses propres bras. Sansa régnera sur tout le royaume. »

Sansa sut rougir avec bonne grâce. Sansa rougissait joliment. Sansa faisait tout joliment. La joliesse même. « Voyons, Beth, protesta-t-elle dans un délicieux envol de bouclettes qui retirait à ses paroles toute âpreté, cesse de dire des sottises ! » Et, se tournant vers Arya : « Et toi, que penses-tu du prince Joffrey ? N'est-il pas d'une exquise galanterie ?

— Jon le trouve très efféminé. »

Simultanément, Sansa poussa l'aiguille et un joli soupir. « Ce pauvre Jon, s'apitoya-t-elle, sa bâtarde le rend jaloux.

— Il est notre frère ! » s'insurgea Arya, maîtrisant si peu sa véhémence que sa voix sembla fracasser la quiétude quasi vespérale où baignait la tour.

Septa Mordane dressa le sourcil. Elle avait une face anguleuse, des yeux perçants, une bouche mince, dépourvue de lèvres et d'autant plus propice aux grimaces rêches. Elle grimaça rêchement : « De quoi parlez-vous, les enfants ? »

— De notre demi-frère », rectifia Sansa, aussi douce qu'intransigeante sur le choix des termes. Puis, souriant à la virago : « Arya et moi nous récriions sur la joie que nous donne la présence de la princesse. »

Septa Mordane hocha son menton pointu. « Assurément. Un insigne honneur pour nous toutes. » Myrcella salua le compliment d'un sourire vague. « Mais ! s'écria la vieille, Arya, vous ne travaillez pas ? » Debout d'un bond, elle traversa la pièce dans un grand brouhaha de jupes et d'empois. « Montrez-moi vos points. »

La petite en grinçait des dents. Tout Sansa, ça, se débrouiller pour la faire remarquer. « Voici, dit-elle en tendant son œuvre.

— Arya, Arya, Arya, ronchonna Mordane en examinant le tissu, ceci ne va pas, ceci ne va pas du tout. »

Tous ces regards posés sur elle. C'en était trop. Si le tact exquis de Sansa l'empêchait de prendre un air narquois, Jeyne, elle, faisait des mines en dessous, et la princesse ne dissimulait pas sa commisération. Sentant ses larmes prêtes à jaillir, Arya s'arracha de son siège et se rua vers la porte, talonnée par les glapissements de Mordane : « Arya ! revenez ! pas un pas de plus ! Je vous en préviens, Madame votre mère le saura ! Et en présence de notre altesse ! Vous nous couvrez d'opprobre, tous ! »

Sur le seuil, Arya stoppa net et, se mordant la lèvre, fit volte-face, en dépit des pleurs qui l'inondaient. « Daignez me permettre, madame », bégaya-t-elle en adressant un semblant de révérence gauche à Myrcella.

De stupeur, celle-ci battit des paupières, puis son regard consulta les dames sur l'attitude à adopter. Sans montrer tant

d'indécision, septa Mordane se fit hautaine : « Et où donc prétendez-vous aller de la sorte, Arya ? »

L'enfant la toisa d'un œil flamboyant. « Je dois ferrer un cheval », susurra-t-elle, toute au bonheur instantané de voir le scandale ravager le museau adverse, avant de s'éclipser puis de dévaler quatre à quatre les escaliers.

Non, ce n'était pas juste. Sansa avait tout. Même deux ans de plus. À croire que ces deux ans lui avaient suffi pour tout prendre et pour qu'elle-même, en naissant, ne trouvât plus rien. D'une telle évidence... ! Sansa savait coudre, chanter, danser. Sansa écrivait des poèmes. Sansa savait s'habiller. Jouer de la harpe *et* du carillon. Et, pis encore, elle était belle. De Mère, elle tenait les pommettes hautes et racées, l'opulent auburn typiques des Tully. Tandis qu'elle-même venait du côté de Père. Brune et terne, elle avait une figure longue et solennelle que Jeyne, en hennissant, ne manquait jamais de nommer « ganache ». Et, du coup, que l'équitation fût le seul chapitre où elle l'emportât sur sa sœur devenait blessant. Le seul, bon..., avec celui de l'économie domestique. Sansa n'avait guère le sens des comptes. Si le prince Joffrey l'épousait jamais, il aurait tout intérêt à prendre un bon intendant...

Du poste de garde, au bas de la tour, où elle l'attendait attachée, Nymeria ne fit qu'un bond dès qu'elle l'aperçut. Arya recouvra le sourire. Sa petite louve l'aimait, si personne d'autre. Elle ne la quittait pas d'une semelle et dormait dans sa chambre, au pied de son lit. Sans l'interdiction formelle de Mère, Arya l'eût volontiers mêlée à ses travaux d'aiguille. Il aurait fait beau voir, *alors...*, que la septa lui cherchât noise sur ses points !

Tandis qu'elle la délivrait, Nymeria lui mordillait passionnément la main. Au soleil, ses yeux jaunes miroitaient tels des sequins d'or. Nymeria, l'amazone et reine de Rhoyme qui mena son peuple au-delà du détroit. Encore un scandale... Alors que la sage Sansa baptisait la sienne Lady. Tellement

plus original, songea-t-elle avec une grimace tout en embrasant Nymeria dont les coups de langue lui arrachaient de petits rires chatouilleux.

Que faire, maintenant ? Mère devait déjà être au courant. Regagner sa chambre ? On l'y trouverait, et elle n'y tenait nullement. Surtout qu'elle caressait un projet autrement plaisant. Les garçons s'entraînaient dans la cour, et elle désirait voir le prince des galants mordre la poussière sous les coups de Robb. « Viens », murmura-t-elle, et elle partit en courant vers la galerie suspendue qui joignait l'arsenal au donjon. Elle aurait de là vue imprenable sur la lice.

En y parvenant, rouge et hors d'haleine, elle trouva la place occupée. Assis dans l'embrasement de la fenêtre, Jon, le menton posé sur un genou, suivait les assauts avec tant d'attention qu'il ne parut noter l'arrivée des intruses qu'à l'émoi subit du loup blanc. Nymeria s'avança d'un pas circonspect. Plus grand déjà que le reste de sa portée, Fantôme la flaira, lui taquina prudemment l'oreille et se rallongea.

« Tiens ! s'étonna Jon. Et tes travaux de couture, sœurlette ? »

Elle plissa le nez. « J'avais envie d'assister aux assauts. »

Il sourit. « Grimpe, alors. »

Elle escalada la tablette et s'y installa contre lui. D'en bas montait un concert de chocs mats et de grognements.

À son grand dépit, c'était le tour des benjamins. On avait tellement capitonné Bran qu'il semblait pris dans un édredon. De dodu, le prince Tommen avoisinait désormais le rond. Ahanant, haletant, ils entrechoquaient leurs lattes matelassées sous l'œil vigilant de ser Rodrik Cassel, l'allure d'un foudre de bière et d'admirables favoris blancs. Une poignée de spectateurs, tant adolescents qu'adultes, encourageaient les combattants de la voix, celle de Robb dominant les autres. Aux côtés de celui-ci, Arya repéra le doublet noir et le kraken d'or de Theon Greyjoy, sa bouche tordue par un souverain mépris. À voir les adversaires tituber, elle jugea la rencontre fort avancée.

« Un tantinet plus épuisant que le petit point, railla Jon.

— Un tantinet plus excitant que le petit point », riposta-t-elle. Avec un sourire, il leva la main et l'ébouriffa gentiment. Elle rougit de plaisir. Ils s'étaient toujours entendus. Jon avait comme elle les traits de Père. Eux deux seuls. Robb, Sansa, Bran et même petit Rickon étaient des Tully tout crachés, avec leur jovialité naturelle et la flamme de leurs cheveux. Tout enfant, Arya s'était effrayée de la différence : était-elle donc une bâtarde, aussi ? Et c'est Jon qu'elle avait consulté sur ce point. Et c'est Jon qui l'avait rassurée.

« Pourquoi ne te trouves-tu pas avec les autres, en bas ? demanda-t-elle.

— Il n'est pas permis aux bâtards d'avarier la chair de roi, sourit-il, finaud. Son moindre bobo lui doit venir, à l'exercice, d'armes légitimes.

— Oh ! » s'ébahit-elle comme d'une révélation. La vie était par trop injuste, décidément.

Pendant ce temps, Bran administrait à Tommen une somptueuse raclée. « J'en pourrais faire autant, décida-t-elle. Il n'a que sept ans, moi neuf.

— Trop maigre », pontifia Jon du haut de ses quatorze. Il lui palpa les biceps, branla du chef en soupirant : « Tu n'aurais même pas la force de soulever une épée, sœurlette. Ni, à plus forte raison, celle de la manier. »

Elle se dégagea vivement, si vexée qu'il l'ébouriffa de nouveau. Sous leurs yeux, Bran et Tommen se tournicotaient autour.

« Tu vois le Joffrey ? » demanda-t-il.

Elle le chercha, finit par le repérer dans l'ombre du rempart, en retrait. Des gens l'entouraient, qu'elle ne connaissait pas. De jeunes écuyers portant la livrée Lannister ou Baratheon. Tous étrangers. Et quelques hommes plus âgés. Des chevaliers, probablement.

« Examine les armes de son surcot... », conseilla-t-il.

Il s'agissait d'un riche écusson brodé. Du superbe travail d'aiguille. Strictement mi-parties, les armes comportaient le cerf couronné d'un côté, de l'autre le lion.

« La fatuité des Lannister, commenta-t-il. L'emblème royal devrait suffire, tu diras ? nenni. Voilà qui met à égalité la mère et le père... »

— La femme compte aussi ! » s'indigna-t-elle.

Il étouffa un ricanement. « Alors, imite-le, sœurlette, en mariant dans tes armes Tully et Stark ? »

— Le poisson dans la gueule du loup..., pouffa-t-elle, voilà qui serait cocasse ! Mais, au fait, puisqu'une fille ne peut se battre, à quoi rimerait un blason ? »

Il haussa les épaules. « Les filles prennent les armes et non l'épée. Les bâtards prennent l'épée et non les armes. Ce n'est pas moi qui ai fait les règles, sœurlette. »

D'en bas, soudain, montèrent des clameurs. Le prince Tommen avait roulé dans la poussière et se débattait sans parvenir à se relever. Sa carapace boursouflée lui donnait l'aspect d'une tortue sens dessus dessous. Prêt à frapper derechef sitôt qu'il le verrait debout, Bran brandissait sur lui son épée de bois. L'assistance se mit à rire.

« Suffit pour aujourd'hui ! tonna ser Rodrik en tendant la main pour aider le prince à se remettre sur ses pieds. Beau combat. Lew, Dennis, veuillez les désarmer. » Il jeta un regard circulaire : « Prince Joffrey ? Robb ? que diriez-vous d'un nouvel assaut ? »

Déjà mis en nage par l'essai précédent, Robb s'avança néanmoins, plein d'ardeur : « Volontiers ! »

Tout en rentrant dans le soleil où sa chevelure prit un éclat d'ors martelés, Joffrey maugréa : « Vous nous prenez pour des gamins, ser Rodrik... »

— Gamins vous êtes ! répliqua Greyjoy, goguenard.

— Robb, admettons. Moi, je suis prince. Et j'en ai assez de souffleter des Stark avec une épée pour rire.

— Hé, Joff ! s'écria Robb, des soufflets, vous en avez moins donné que reçu... Vous ferai-je peur ?

— Vous me terrifiez ! riposta le prince d'un air altier. Vous êtes tellement plus grand que moi... » Des rires épars retentirent, côté Lannister.

« Quel petit merdeux ! » décréta Jon avec une moue de dégoût.

Les doigts empêtrés dans la neige de ses favoris, ser Rodrik finit par demander gauchement : « Que préconisez-vous donc, prince ?

— Un combat réel.

— Soit ! approuva Robb, et vous vous en repentirez ! »

Dans l'espoir de le rendre plus raisonnable, ser Rodrik lui posa la main sur l'épaule : « Trop dangereux. À fleurets mouchetés, voilà tout ce que je puis tolérer. »

Par son mutisme, Joffrey semblait consentir quand un imposant chevalier, noir de poil et défiguré par des cicatrices brunes, fendit brusquement la presse. « Qui êtes-vous donc, ser, pour oser moucheter l'épée de votre prince ?

— Le maître d'armes de Winterfell, et je vous saurais gré de vous en souvenir, Clegane.

— Entraînez-vous des femmelettes ? ironisa l'autre, en faisant rouler ses muscles de taureau.

— J'entraîne des *chevaliers*, répliqua Rodrik, mordant. Ils manieront l'acier lorsqu'ils seront prêts. Lorsqu'ils auront l'âge.

— Quel âge as-tu, mon garçon ? demanda la face calcinée, interpellant Robb.

— Quatorze ans.

— J'en avais douze quand je tuai mon premier adversaire. Et pas avec une épée postiche, tu peux m'en croire. »

Robb se cabra sous l'outrage. « Laissez-moi l'affronter, dit-il à Rodrik, je me fais fort de le rosser.

— Alors, rosse-le avec une arme de tournoi.

— Allons, Stark..., intervint le prince d'un air dédaigneux, reviens me défier quand tu seras plus vieux. Seulement, n'attends pas de l'être *trop*... »

À cette saillie, le clan Lannister s'esbaudit si bruyamment que Robb se répandit en imprécations véhémentes et que Greyjoy dut le saisir à bras-le-corps pour l'empêcher de sauter sur le prince. Arya s'en mordait les poings. Ser Rodrik, consterné, se rebroussait les favoris.

Sur un bâillement simulé, Joffrey héla son petit frère : « Tu viens, Tommen ? Assez joué. Laisse ces gosses à leur récréation. »

Ce mot redoubla les éclats sardoniques des Lannister et les malédictions de Robb. Ivre de colère, ser Rodrik s'était empourpré sous ses blancs favoris. Et, sans l'implacable étau des bras de Theon, les princes et leur suite ne s'en fussent pas tirés si impunément.

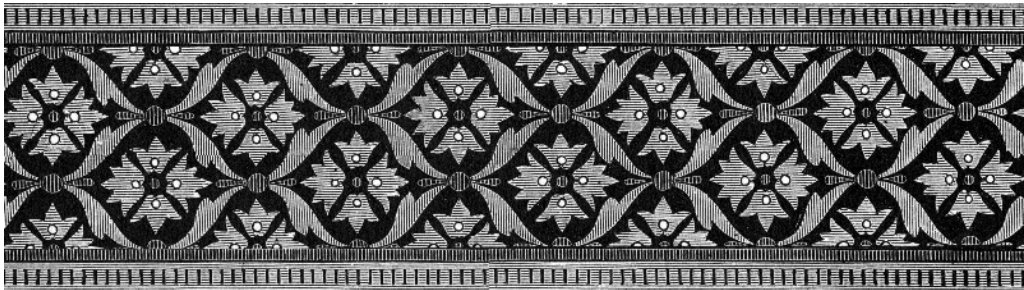
À la grande surprise d'Arya, Jon les regarda s'éloigner d'un air étrangement paisible. Ses traits avaient pris l'aspect lisse de l'étang dans le bois sacré. Sautant à terre, il dit posément : « La pièce est finie », puis s'inclina pour câliner Fantôme entre les oreilles. Aussitôt debout, celui-ci vint se frotter contre ses jambes. « Quant à toi, sœurette, tu feras bien de regagner ta chambre au triple galop. Septa Mordane doit y être à l'affût et, plus tu te caches, plus dure sera la sanction. Garde-toi que, pour ta peine, l'on ne te condamne à coudre tout l'hiver prochain. Imagine qu'à la débâcle on te découvre dans la glace avec une aiguille coincée dans tes doigts gelés ? »

Elle ne goûta pas la plaisanterie. « Je hais ces travaux de dame ! écuma-t-elle, ce n'est pas juste !

— Rien n'est juste », répartit-il en l'ébouriffant une dernière fois avant de s'éloigner, Fantôme à ses côtés. Nymeria s'élança derrière eux puis, s'apercevant que sa maîtresse n'avait pas bougé, revint sur ses pas. À contrecœur, Arya prit la direction opposée.

Pour affronter une épreuve autrement redoutable que ne se le figurait Jon. Là-bas l'attendait certes septa Mordane. Mais avec Mère.





BRAN

La chasse s'ébranla dès l'aube vers le sud. Le roi désirait dîner de sanglier. Le prince Joffrey accompagnant son père, Robb avait obtenu la permission de se joindre aux chasseurs. Oncle Benjen, Jory, Theon, ser Rodrik, nul n'y manquait, pas même l'inénarrable Tyrion. Après tout, c'était la dernière.

Bran se retrouva donc seul avec Jon, les filles et Rickon. Mais Rickon n'était qu'un bambin, les filles que des filles, et Jon, tout comme Fantôme, se révéla introuvable. À dire vrai, Bran ne poussa guère ses recherches, car il croyait que Jon lui en voulait. Jon semblait en vouloir au monde entier, depuis quelques jours, mais pourquoi ? mystère. Il allait partir pour le Mur avec Oncle Ben et entrer dans la Garde de Nuit. Trouvait-il cela beaucoup moins plaisant que de suivre le roi dans le sud ? Seul Robb demeurerait à Winterfell, en tout cas...

Depuis l'annonce de son départ, Bran vivait dans l'impatience. Sur la route royale, il monterait son propre cheval, pas un poney, un vrai cheval. Et la promotion de Père à la Main du Roi leur permettrait d'habiter le Donjon Rouge qu'à Port-Réal s'étaient jadis bâti les seigneurs du dragon. Vieille Nan l'affirmait peuplé de spectres, creusé d'oubliettes abominables, tapissé de crânes de dragons. Rien que d'y songer lui donnait le frisson, mais il n'avait pas peur pour autant. Peur



de quoi, s'il vous plaît ? Père serait là, sans parler du roi, de ses chevaliers, de ses épées liges.

Lui-même, un jour, serait chevalier. Chevalier de la garde royale. Les plus fins bretteurs du royaume en faisaient partie, selon Vieille Nan. Sept en tout et pour tout. Ils portaient une armure blanche et, au lieu de se marier, d'avoir des enfants, se vouaient au seul service du roi. La tête farcie de prouesses, Bran se repaissait de cent noms mélodieux. Serwyn au Bouclier-Miroir. Ser Ryam Redwyne. Prince Aemon Chevalier-Dragon. Les jumeaux ser Erryk et ser Arryk, célèbres pour s'être entre-tués des siècles auparavant, lors de la guerre que les rhapsodes appelaient Danse des Dragons et au cours de laquelle le frère avait combattu sa sœur. Le Taureau Blanc. Gerold Hightower. Ser Arthur Dayne, l'Épée du Matin. Barristan le Hardi.

Deux de ses gardes personnels escortaient présentement Robert. Bouche bée devant eux, Bran n'avait osé leur dire un seul mot. Ser Boros était un joufflu chauve, ser Meryn avait des yeux languides et une barbe rouille. Assurément, ser Jaime Lannister évoquait mieux la chevalerie des légendes, mais il avait beau faire également partie du fameux cénacle, le régicide l'avait, à en croire Robb, totalement discrédité. Ainsi, le plus éminent demeurait ser Barristan Selmy, Barristan le Hardi, lord Commandant de la Garde Royale, que Père avait promis de leur faire connaître, à Port-Réal. Depuis lors, en cochant les jours sur son mur, Bran trompait sa fièvre de partir, de découvrir un monde jusqu'alors simplement rêvé, d'entamer cette vie nouvelle qu'il ne parvenait guère à imaginer.

Or, maintenant, l'imminence même du bonheur le plongeait dans un marasme affreux. Il allait quitter Winterfell, le seul lieu du monde où il se fût de tout temps senti chez lui. Il lui fallait dès aujourd'hui, Père l'avait prévenu, faire ses adieux. La chasse partie, il s'y était employé, parcourant en tous sens le château dans l'intention d'aller, escorté de son loup, voir

Vieille Nan et Gage le cuisinier, puis le forgeron Mikken, puis Hodor le palefrenier qui, hormis sourire de toutes ses dents et soigner le poney, ne savait que répéter « Hodor », puis le jardinier des serres qui, à chaque visite, lui donnait une mûre, puis...

Peine perdue. Dans l'écurie par où il avait débuté, la vue du poney dans sa stalle le bouleversa. Ce n'était plus *son* poney. Monté sur un vrai cheval, il laisserait le poney ici. L'envie le prit, là, tout à coup, de s'asseoir par terre et de pleurer toutes les larmes de son corps. Aussi prit-il ses jambes à son cou avant que Hodor ou personne pût voir son désarroi. Là s'arrêta sa tournée d'adieux. Il préféra passer la matinée dans le bois sacré, tout seul avec son loup, tâchant de lui apprendre à rapporter un bâton. Vainement. Aucun chien du chenil de Père n'était plus vif que l'animal, et Bran ne doutait pas qu'il ne comprît tout à demi-mot, mais quant à courir après du bois...

Pour la centième fois, il tenta de lui trouver un nom. Impressionné par la célérité du sien, Robb l'avait appelé Vent Gris. Sansa s'était contentée de Lady. Arya avait déniché dans quelque rengaine cette vieille sorcière de Nymeria, petit Rickon avait choisi Broussaille – d'un bête, pour un loup géant... ! –, Jon nommé Fantôme son albinos. Bran aurait souhaité y avoir pensé en premier, même si son loup n'était pas blanc. Pour celui-ci, quinze jours de réflexion, de projets, d'esquisses n'avaient rien donné de satisfaisant.

Lassé à la fin de lancer des bâtons, la tentation le prit d'un brin d'escalade. Les événements l'avaient empêché depuis des semaines de grimper à la tour foudroyée, et l'idée que l'occasion s'en présentait peut-être pour la dernière fois acheva de l'y résoudre.

À toutes jambes, il traversa le bois sacré en prenant au plus long pour contourner l'étang de l'arbre-cœur. Ce dernier le terrifiait depuis toujours. Les arbres ne devraient pas avoir

d'yeux, trouvait-il, ni de feuilles en forme de mains. Il atteignit ainsi le vigier qui se dressait auprès du mur de l'arsenal et, comme son loup se pelotonnait contre ses chevilles, il ordonna : « Tu restes ici. Couché. Bien. *Sage*, maintenant. »

Se voyant obéi, Bran le gratifia d'une caresse puis, d'un bond, agrippa une branche basse et se mit à grimper. Mais à peine se trouvait-il à mi-hauteur, passant avec aisance d'une branche à l'autre, que son loup se dressa et se mit à hurler.

Au coup d'œil que lui lança son maître, il se tut, mais, le museau levé, fixa sur lui ses prunelles jaunes à demi voilées. Saisi d'un frisson bizarre, Bran reprit son ascension. Aussitôt, le loup se remit à hurler. « Calme ! vociféra-t-il, assis ! sage ! Tu es pire que Mère ! » Mais les hurlements ne cessèrent de le poursuivre jusqu'au moment où, sautant enfin sur le toit de l'arsenal, il eut disparu.

Le faîte des combles de Winterfell lui était comme une seconde maison. Mère répétait à l'envi qu'il avait su grimper avant de savoir marcher. Et comme il ne se rappelait pas plus la date de ses premiers pas que celle de ses premières escalades, Bran devait l'en croire sur parole.

Sous ses yeux, Winterfell se déployait dans toutes les directions, tel un labyrinthe colossal de moellons gris, de murs, de tours, de cours, de tunnels, de salles tantôt si hautes et tantôt si basses, dans les parties les plus anciennes, que leur décalage interdisait de se prononcer sur leur étage exact. En fait, se dit-il, rien de plus vrai que le mot de mestre Luwin, l'autre jour : « Au cours des siècles, le château s'est développé comme un monstrueux arbre de pierre aux branches épaisses, noueuses, tordues, aux racines profondément plantées dans le sol. »

Au fur et à mesure qu'à quatre pattes il se rapprochait du ciel, son regard embrassait plus étroitement l'ensemble de la forteresse. Il aimait l'éventail qu'elle ouvrait de la sorte et l'étrange animation qui s'y poursuivait à ses pieds, tandis qu'au-dessus de sa tête seuls tournoyaient les oiseaux. Il pouvait rester juché